

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

J. H. B. P. he

LES

SOIREE'S CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE.

"Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il les ait
oubliées."

CHARLES NODIER.

7°, 8°, 9° et 10° Livraisons,
Juillet, Aout, Septembre et
Octobre.

SOMMAIRE

JEAN RIVARD LE DEFRIQUEUR CANADIEN, (Suite et Fin). A. GERIN LAJOIE.

Petit Café

QUEBEC

BROUSSEAU FRERES, EDITEURS,

7, Rue Buade, Haute-Ville.

1862.

Quand les jeunes Landry ne venaient pas à Louiseville, c'étaient nos défricheurs qui se rendaient chez eux. Jean Rivard ne pouvait y aller qu'assez rarement, son journal et sa correspondance ne lui en laissant pas le loisir ; mais Lachance et Gagnon qui n'avaient pas les mêmes raisons de rester au logis visitaient plus fréquemment la famille, et Pierre Gagnon en devint bientôt le favori. La mère Landry surtout qui n'avait plus de voisines avec qui faire la *causette* regardait comme une bonne fortune ces relations de voisinage.

L'ennui même le plus obstiné s'enfuyait à l'aspect de Pierre Gagnon.

Lorsqu'il n'eut plus rien autre chose à dire, il raconta à sa façon, pour l'amusement de ses voisins, les histoires de Robinson Crusoé, de Don Quichotte et de Napoléon qui l'avaient tant intéressé lui-même durant les longues soirées de l'hiver précédent. Sa mémoire le servait si bien, sa manière de conter était si pittoresque, si originale qu'on l'écoutait toujours avec plaisir.

Pour l'attirer à la maison, la mère Landry avait coutume de lui dire :

“ Pierre, si vous continuez à venir nous voir comme ça, je finirai par vous donner ma fille Henriette.

— Ça n'est pas de refus, répondait joyeusement Pierre Gagnon, en faisant un clin-d'œil à la grosse Henriette qui partait aussi d'un éclat de rire.

On le voyait toujours à regret reprendre le chemin

[2e Annéc.—G.—7e Liv.]

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

de Louiseville, et pendant une heure encore on s'amusa à répéter ses drôleries.

Si dans la famille du colon, le courage et la persévérance sont les principales qualités de l'homme, il n'est pas moins important que la gaité soit la compagne constante de la femme.

Sans ces deux conditions, l'existence du défricheur ne sera qu'ennui, misère et pauvreté.

XVIII

LES AFFAIRES INTÉRIEURES.

On nous pardonnera de nous arrêter ici un instant à quelques détails que nous aurions dû peut-être donner plus tôt sur la vie domestique et le régime de nos défricheurs durant ces premiers mois de leur existence au milieu des bois.

Des auteurs qui ne craignent point d'abuser de la crédulité publique, et de lasser la curiosité des lecteurs par des descriptions minutieuses et de longs récits plus ou moins vraisemblables, ne manquent jamais d'énumérer avec une complaisance infinie jusqu'aux moindres objets de toilette de leurs héros ou de leurs héroïnes : robe, chapeau, gilet, pantalon, tout est

soigneusement et fidèlement décrit, y compris la qualité, la coupe, la forme et la couleur. Si l'un des personnages entre par hasard dans une maison, de suite l'habitation est dépeinte depuis le haut jusqu'en bas : plafond, portes, fenêtres, rideaux, fauteuils, glaces, et autres objets d'ameublement, sont désignés les uns après les autres. L'auteur indiscret se glissera dans les alcôves pour examiner les lits splendides et la richesse des courtelines. Comme disait déjà Boileau du romancier de son temps :

S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face,
Il me promène après de terrasse en terrasse,
etc., etc., etc.

Mais que mes lecteurs bienveillants se rassurent : s'il m'arrive parfois de les conduire par des sentiers difficiles, de les entretenir de choses arides, prosaïques, ennuyeuses, je veux en compensation leur épargner l'ennui de ces détails superflus.

On a déjà deviné d'ailleurs que l'accoutrement ordinaire de notre héros se composait entièrement d'objets de manufacture indigène, depuis les chaussons tricotés dans les longues veillées d'hiver par la mère Rivard jusqu'au chapeau de paille tressé par les doigts agiles de sa sœur Mathilde. Mais je demanderai la permission de dire quelques mots sur un sujet que certains lecteurs peuvent regarder, avec raison, comme étant d'une importance vitale.

Les voyageurs anglais qui tiennent registre de leurs pérégrinations à travers le monde, depuis le grand seigneur jusqu'au commis, se font un devoir de noter avec un soin scrupuleux tout ce qui se rapporte à

l'intéressant sujet de leur alimentation. En arrivant dans une ville ou dans un village, ils n'oublient pas, après avoir nommé l'hôtellerie où ils sont descendus, de nous faire connaître les mets dont ils ont été servis à leurs repas. S'ils ont eu le bonheur d'être régales d'une pièce succulente, apprêtée à leur goût, on verra leurs figures s'épanouir d'aise, et le récit du touriste se ressentira des aimables dispositions du gastronôme satisfait.

On ne trouvera donc pas étrange qu'en parlant de nos défricheurs je dise un mot d'une chose aussi importante que celle de leur régime alimentaire.

J'ai déjà dit que notre ami Pierre Gagnon, en sa qualité de ministre de l'Intérieur, était chargé des affaires de la cuisine. J'ajouterai de suite que durant son règne comme cuisinier, les crêpes, les grillades, l'omelette au lard, pour les jours gras, le poisson pour les jours maigres, furent pour une large part dans les opérations culinaires de Pierre Gagnon. La poêle à frire fut l'instrument dont il fit le plus fréquent usage, sans doute parcequ'il était le plus expéditif.

Pierre Gagnon regrettait bien quelquefois l'absence de la soupe aux pois, ce mets classique du travailleur canadien, dont il ne goûtait cependant qu'assez rarement, à cause de la surveillance assidue qu'exigeait l'entretien du pot-au-feu. Nos défricheurs se donnèrent néanmoins plus d'une fois ce régal, principalement dans la saison des tourtres.

Un autre régal, en toute saison, c'était la perdrix. Il ne se passait guère de semaine sans que Jean

Rivard en abattit quelqu'une, et bien qu'elle ne fût probablement pas accommodée dans toutes les règles de l'art, elle ne laissait pas que d'être un plat fort acceptable.

Pierre Gagnon d'ailleurs n'était pas homme à se brûler la cervelle ou à se percer le cœur d'un coup d'épée, comme le fameux cuisinier Vatel, parcequ'un de ses rôtis n'aurait pas été cuit à point.

Un seul assaisonnement suffisait à tous les mets, et cet assaisonnement ne manquait jamais : c'était l'appétit.

De temps en temps des fruits sauvages, des bluets, des *catherinettes*, des fraises, des framboises et des groseilles sauvages que nos défricheurs cueillaient eux-mêmes dans la forêt, venaient apporter quelque variété dans le menu des repas.

L'eau claire et pure du ruisseau de Louiseville suffisait à étancher la soif.

Depuis l'arrivée de "la Caille," le lait ne manquait pas non plus sur la table rustique ; c'était le dessert indispensable, au déjeuner, au dîner et au souper.

Je devrais dire un mot pourtant de cette bonne Caille qui, bien qu'elle parût s'ennuyer beaucoup durant les premiers temps de son séjour à Louiseville, ne s'en montra pas moins d'une douceur, d'une docilité exemplaires. Elle passait toute sa journée dans le bois, et revenait chaque soir au logis, poussant de temps en temps un beuglement long et plaintif. Elle s'approchait lentement de la cabane, se frottait la tête aux angles, et, si on retardait de quelques minutes à

la traire, elle ne craignait pas de s'avancer jusque dans la porte de l'habitation. De fait elle semblait se considérer comme membre de la famille, et nos défricheurs souffraient très-volontiers le sans-gêne de ses manières.

J'aurais dû mentionner aussi qu'avec les animaux composant sa caravane du printemps Jean Rivard avait importé à Louiseville trois poules et un coq. Ces intéressants volatiles subsistaient en partie de vers, de graines et d'insectes, et en partie d'une légère ration d'avoine qui leur était distribuée tous les deux ou trois jours. Les poules pondaient régulièrement et payaient ainsi beaucoup plus que la valeur de leur pension, sans compter que leur caquet continuel, joint aux mâles accents du coq, parfait modèle de la galanterie, donnaient aux environs de l'habitation un air de vie et de gaieté inconnu jusque là.

On voit que notre héros n'avait plus à redouter les horreurs de la solitude. En outre, la grande diversité d'occupations qui partageait son temps avait complètement banni de son âme cette mélancolie qui l'avait assailli antrefois. C'est à peine s'il pouvait donner quelques instants à la lecture durant ses heures de repos. Pour lire un petit volume que lui avait prêté M. Lacasse, (*Les Prisons de Silvio Pellico*, suivi des *Devoirs des Hommes*, du même auteur, ouvrages admirables et que Jean Rivard eût dévorés s'il en avait eu le loisir,) il lui fallut plus de trois mois; car il faut dire que Jean Rivard n'aurait pas voulu pour tout au monde négliger sa correspondance et que ses

premières heures de loisir étaient employées à écrire à sa mère, à sa Louise, ou à son ami Gustave.

Voici une lettre qu'il écrivait vers cette époque à sa mère, et que nous demanderons la permission de reproduire, bien qu'elle touche à certains détails déjà connus de nos lecteurs.

“ MA BONNE ET TENDRE MÈRE,

“ C'est toujours un grand plaisir pour moi de vous écrire, parceque je sais que vous êtes si heureuse quand vous recevez de mes lettres, surtout quand elles sont longues, longues. . . . et qu'elles contiennent de bonnes nouvelles ! Cette fois-ci j'ai plusieurs bonnes choses à vous apprendre. La première, c'est que je ne suis plus seul dans le Canton de Bristol. M. Pascal Landry, de votre paroisse, est rendu ici avec sa famille ; il est établi à une lieue de moi environ, ce qui ne l'empêche pas de venir me voir de temps en temps. C'est un excellent voisin. Ses garçons viennent aussi nous voir souvent et nous passons ensemble des veillées très-amusantes. Je me crois transporté à Grandpré. M. Landry m'assure que plusieurs autres familles se préparent à venir nous joindre ; je suis certain qu'avant trois ans il ne restera pas un lot à vendre dans le Canton de Bristol. Je suis si sûr de cela que si je savais que Paul, Antoine et Joseph (*) voulussent faire comme moi un jour, je retiendrais

(*) Trois des frères de Jean Rivard.

d'avance pour eux trois lots de cent acres chacun, dans le voisinage du mien.

“ Une autre nouvelle, c'est que mon grain et mes légumes ont la plus belle apparence; tout m'annonce que je vais avoir une récolte magnifique. Voyez donc, ma chère maman : je ne fais que commencer et je suis déjà presque indépendant.

“ Louiseville devient de plus en plus animé; il arrive tous les jours quelque chose de nouveau. Une de mes poules est arrivée dernièrement à ma cabane avec douze beaux petits poulets. Je puis regarder cette intéressante petite famille pendant des heures entières, sans me fatiguer.

“ Dick, Tom, et la Caille passent la journée dans le bois, à manger des feuilles; c'est leur seule nourriture. Ils reviennent tranquillement le soir à la clairière. Les deux premiers ont rudement travaillé durant le temps des semailles; ils se reposent maintenant en attendant les récoltes. La Caille nous donne toujours du bon lait et de la bonne crème; durant les grandes chaleurs c'est ma principale nourriture; je l'assaisonne de temps en temps de sucre d'érable, ce qui n'en gâte pas le goût, comme vous savez.

“ Je suis à la veille de me bâtir une grange. Je n'aurai pas à déboursier une forte somme,—et c'est heureux,—mais cette entreprise me prendra au moins une bonne semaine de travail avec mes deux hommes sans compter un coup de main que me prêteront sans doute M. Landry et ses garçons.

“ Aussitôt après, je me mettrai à ma récolte.

“ Oh ! quand je songe, ma bonne mère, que dès ma première année je vais récolter assez pour être sûr de n'être plus à charge à personne, je me sens payé au centuple de toutes mes peines, et je remercie Dieu de la bonne inspiration qu'il m'a envoyée.

“ Qu'aurais je fait si je fusse demeuré à Grandpré ? J'en serais encore aujourd'hui à me creuser le cerveau pour inventer un moyen de vivre.

“ Il est bien vrai que mes labeurs ne sont pas à leur terme, et que j'aurai encore des sueurs à répandre, mais le grand pas est fait. Comme dit le proverbe : j'ai mangé mon pain noir le premier.

“ Ma position va s'améliorer de jour en jour ; je serai probablement l'année prochaine deux fois aussi riche que je le suis cette année ; et je vois dans un avenir qui n'est pas éloigné le moment où je pourrai, ma chère et bonne maman, vous aider à faire instruire et à établir vos plus jeunes enfants. Quel beau jour ce sera pour moi !

“ Il m'est arrivé une aventure que je vous raconterai quand j'irai à Grandpré, c'est-à-dire, vers la fin de l'automne. Tout ce que je puis vous dire aujourd'hui, c'est que je me suis battu avec une mère ourse ! Mais ne vous effrayez pas, ma bonne mère, je suis encore plein de vie ; ces sortes de rencontres sont en outre excessivement rares, et il n'est pas probable que j'en fasse jamais une semblable, quand je vivrais encore cinquante ans.

“ J'espère que vous êtes tous en parfaite santé,

ainsi que vos bons voisins et vos bonnes voisines. Mes compliments à tous.

“ Je vous aime de tout mon cœur, ma bonne mère, et vous envoie mes baisers les plus affectueux, en attendant que je puisse vous les donner en personne, ce qui sera, j'espère, avant deux mois.”

“ Tout à vous, ma bonne maman,

“ Votre fils affectionné,

“ JEAN RIVARD.”

Chaque fois que la mère Rivard recevait une lettre de son fils elle la lisait et relisait, puis la faisait lire tout haut par chacun de ses enfants, et ensuite la portait chez ses voisins et voisines où on la lisait encore. Cet évènement occupait non seulement la famille Rivard, mais tout le voisinage pendant deux ou trois jours.

XIX

LA GRANGE.

Bientôt Jean Rivard dut songer à exécuter le projet mentionné dans la lettre qui précède, et devant lequel il avait reculé jusqu'alors.

Il résolut de se bâtir une grange.

Ce n'étant pas là, on le comprend, une idée extravagante, un luxe superflu. Ce bâtiment était devenu indispensable, tant pour sauvegarder la future récolte de notre défricheur que pour abriter ses animaux.

Mais l'entreprise n'offrait pas peu d'embarras, et il fallait une énergie, une force de volonté comme celle dont était doué notre héros pour ne pas se décourager dès le début.

Toute la charpente du bâtiment devait être construite, comme les cabanes des colons, au moyen de pièces de bois superposées, et enchevêtrées les unes dans les autres. Nos défricheurs avaient eu le soin, dès le moment où ils avaient commencé à abattre les arbres de la forêt, de mettre de côté tous ceux qui pouvaient être utiles à l'objet en question.

Mais ce n'était pas tout. Le manque de chemin ne permettant pas d'aller chercher dans les villages voisins les planches et madriers nécessaires à la construction, il fallait au moyen de ces grandes scies à bras appelées scies de long fendre un certain nombre des plus gros arbres, pour se procurer les madriers dont l'aire ou la batterie devait être construite, et les planches nécessaires à la toiture de l'édifice.

Ce travail demandait beaucoup de temps. Il fut exécuté cependant avec zèle et diligence par les deux hommes de Jean Rivard.

Ils tirèrent ensuite sur la place tout le bois nécessaire à la charpente du bâtiment. Quant au bardeau destiné à la couverture, il avait été préparé par Jean Rivard et ses deux hommes, à temps perdu, dans les jours pluvieux du printemps et de l'été.

Quant tout fut prêt, le père Landry et ses enfants s'empressèrent d'offrir leurs services à Jean Rivard

pour *tailler* et lever la grange. En quelques jours on eut érigé un bâtiment de vingt-cinq pieds de long sur vingt de large, dont l'aspect, il est vrai, n'avait rien de fort élégant, mais qui pouvait suffire aux besoins de son propriétaire, pendant au moins trois ou quatre ans.

C'était aussi dans le même bâtiment que les animaux devaient être mis à l'abri du froid et des intempéries des saisons.

Au bout de quinze jours, la grange était convertie et prête à recevoir la récolte, laquelle d'ailleurs n'attendait plus que cette circonstance pour abandonner le sol qui l'avait produite.

XX

LA RÉCOLTE.

Je te salue, ô saison fortunée,
 Tu viens à nous de pampres couronnée.
 Tu viens combler les vœux des laboureurs.

.....
 La moisson mûre, immobile, abondante,
 Appesantit sa tête jaunissante ;
 Aucun zéphir ne vole dans les airs ;
 Si quelque vent fait sentir son haleine.
 Des vagues d'or se roulent dans la plaine.

LÉONARD.

Ceux-là seuls qui tirent leur subsistance des produits de la terre comprendront avec quelle douce satisfaction, quelle indicible jouissance Jean Rivard

contemplant ses champs de grain, lesquels sous l'influence des chauds rayons du soleil d'été prenaient de jour en jour une teinte plus jaunissante. Depuis l'époque des semailles jusqu'à celle de la récolte chaque jour avait été pour lui plein de charme et d'intérêt. A peine le sol encore vierge avait-il été couvert des jeunes tiges de la semence, formant à sa surface comme un tapis de verdure, que Jean Rivard avait senti naître en son cœur des émotions qu'il avait ignorées jusqu'alors. Il était un tout autre homme, il se sentait déjà payé au centuple de tous ses labeurs passés.

Dans ses heures de repos, son plus grand plaisir était de contempler, assis sur un tronc d'arbre, au milieu de son champ, les progrès merveilleux de la végétation. C'est là qu'il allait, le dimanche avant midi, faire ses lectures de piété ; il aimait à remercier, en face même des dons de sa munificence, Celui qui fait naître et mûrir les grains.

Plus tard, quand les épis, dépassant la tête des souches, atteignirent presque à la hauteur d'un homme, Jean Rivard goûtait encore un bonheur infini à contempler cette mer, tantôt calme comme un miroir, tantôt se balançant en ondoyant au gré d'une brise légère.

Son seul regret, on le devine, était de ne pouvoir encore partager ce bonheur avec cette Louise bien-aimée dont l'image ne le quittait pas, et qu'il croyait sans cesse entrevoir à travers les épis ou les branches de la forêt.

Il ne fut pas néanmoins sans éprouver, durant cet intervalle de deux ou trois mois, certaines inquiétudes sur le sort de sa récolte. Par exemple, la mouche à blé qui, depuis plusieurs années déjà, ravageait les anciennes campagnes du Bas-Canada, pouvait bien aussi venir s'abattre au milieu des champs de Louiseville;—la grêle qui quelquefois, en moins d'une minute, écrase et ruine les plus superbes moissons—la gelée qui, même dans les mois d'août et de septembre accourant des régions glacées, vient inopinément, au milieu de la nuit, *rôtir* de magnifiques champs de grains et de légumes, et détruire en quelques heures le fruit de plusieurs mois de travail—les incendies qui, allumés au loin, dans un temps de sécheresse, ou par un vent violent, s'élancent tout à coup à travers les bois et, comme le lion rugissant dont parle le prophète, dévorant tout sur leur passage, répandent au loin l'alarme et la désolation—tous ces fléaux dévastateurs qui viennent, hélas! trop souvent déjouer les espérances des malheureux colons ne pouvaient-ils pas venir chercher des victimes jusqu'au milieu même du Canton de Bristol?

Jean Rivard ne se croyait pas plus qu'un autre à l'abri de ces désastres inattendus; dès le moment où il avait embrassé la carrière du défricheur, il s'était dit qu'elle ne serait pas exempte de mécomptes, de traverses, d'accidents, et il s'était préparé à subir avec courage et résignation tous les malheurs qui pourraient l'atteindre.

Mais grâce à la providence qui semblait prendre

notre héros sous sa protection spéciale, ses quinze arpents de grains et de légumes parvinrent à maturité sans aucun accident notable.

Quand le moment arriva où les blonds épis durent tomber sous la faucille, Jean Rivard et ses deux hommes s'empressèrent de les couper, puis de les engerber et de les mettre en grange. Cet exercice, après leurs durs travaux de défrichement, leur sembla presque un amusement.

Aujourd'hui l'usage de faucher le grain au *javelier* est devenu presque général dans les campagnes canadiennes. Mais dans les champs nouvellement déboisés cette pratique expéditive ne saurait être adoptée, à cause des souches, racines, rejets ou arbustes qui font obstacle au travail de la faux.

Le transport des gerbes à la grange dut être effectué à l'aide des deux bœufs et d'une grossière charrette confectionnée pour la circonstance par Jean Rivard et Pierre Gagnon.

Il ne faut pas croire cependant que cette entreprise industrielle eût été d'une exécution facile. La confection des ridelles et des limons n'avait offert, il est vrai, aucune difficulté remarquable, mais il n'en avait pas été ainsi de celle des deux roues, lesquelles avaient dû être faites, tant bien que mal, au moyen de pièces de bois, de trois ou quatre pouces d'épaisseur, sciées horizontalement à même un tronc d'arbre de vaste circonférence. Un essieu brut avait été posé au centre de chacune de ces roulettes; le reste du charriot reposait sur l'essieu. Cette charrette, il faut l'avouer,

n'était pas un modèle d'élégance et n'aurait certainement pas obtenu le prix à l'exposition universelle; mais telle que construite, elle pouvait rendre au moins quelque service. D'ailleurs, dans les commencements de la carrière du défricheur, c'est à peine s'il se passe un jour sans qu'il soit appelé à faire, comme dit le proverbe, de nécessité vertu.

Notre héros, après divers essais plus ou moins heureux, était devenu tout aussi habile que Pierre Gagnon à façonner et fabriquer les objets qui pouvaient lui être utiles. On a dit depuis longtemps que le besoin est l'inventeur des arts, et rien ne prouve mieux cette vérité que la vie du défricheur canadien. En peu de temps, Jean Rivard s'était mis au fait de tout ce qui concerne le travail du bois et son application aux usages domestiques et usuels; et il avait coutume de dire en plaisantant qu'avec une scie, une hache, une tarière et un couteau, un homme pouvait changer la face du monde.

“ Tonnerre d'un nom! mon bourgeois, disait Pierre Gagnon: Robinson Crusocé et Vendredi n'étaient que des mazettes à côté de nous deux! ”

Il faut que le lecteur me permette d'empiéter sur l'avenir pour énoncer un fait de la plus grande importance dans notre récit: je veux parler du résultat de cette première récolte de Jean Rivard.

Les quatre arpents de terre qu'il avait semés en blé lui rapportèrent quatre-vingt minots,—ses quatre arpents d'avoine, cent soixante,—ses deux arpents d'orge, quarante,—ses deux arpents de sarrasin, soixante,—son

arpent de pois, dix,—son arpent de patates, deux cents,—et son champ de choux de siam, rabiolles et autres légumes donna un rendement de plus de mille minots.

N'était-ce pas un magnifique résultat ?

Hâtons-nous de dire qu'après avoir mis en réserve ce qu'il lui fallait pour les besoins de sa maison ainsi que pour les semailles de l'année suivante, Jean Rivard put vendre pour plus de trente louis de grains et de légumes. La potasse qu'il avait fabriquée depuis le printemps devait lui rapporter de trente à quarante louis. N'oublions pas non plus de mettre en ligne de compte que sa propriété, grâce à ses travaux durant l'année, se trouvait valoir au moins trois fois autant qu'elle lui avait coûté.

Qu'on fasse l'addition de tout cela, et on verra que Jean Rivard devait être fier et satisfait du résultat de son année.

Les diverses opérations du coupage des grains, de l'engergage, de l'engrangement, du battage, du vannage, de la vente et du transport chez le marchand ne s'exécutèrent pas, il est vrai, en aussi peu de temps que j'en mets à le dire ; mais des détails minutieux n'auraient aucun intérêt pour la généralité des lecteurs et seraient fastidieux pour un grand nombre. Qu'il suffise de savoir que le résultat qui vient d'être énoncé est de la plus scrupuleuse exactitude et pourrait même être vérifié au besoin.

Une autre chose qu'il ne faut pas omettre de prendre en considération c'est que les profits de Jean Rivard

sur la vente de sa récolte auraient été beaucoup plus élevés, s'il n'eût été forcé, par suite du manque de chemin, d'en disposer à un prix bien au-dessous de sa valeur.

Arrêtons-nous encore un instant devant cette merveilleuse puissance du travail. Qu'avons nous vu ? Un jeune homme doué, il est vrai, des plus belles qualités du cœur, du corps et de l'esprit, mais dépourvu de toute autre ressource, seul, abandonné pour ainsi dire dans le monde, ne pouvant par lui-même rien produire ni pour sa propre subsistance ni pour celle d'autrui..... Nous l'avons vu se frappant le front pour en faire jaillir une bonne pensée, quand Dieu, touché de son courage, lui dit : vois cette terre que j'ai créée ; elle renferme dans son sein des trésors ignorés ; fais disparaître ces arbres qui en couvrent la surface ; je te prêterai mon feu pour les réduire en cendres, mon soleil pour échauffer le sol et le féconder, mon eau pour l'arroser, mon air pour faire circuler la vie dans les tiges de la semence....

Le jeune homme obéit à cette voix et d'abondantes moissons deviennent de suite la récompense de ses labeurs.

Qu'on se représente ces douces et pures jouissances en présence de ces premiers fruits de son travail ! Sans moi, se dit-il à lui-même, toutes ces richesses seraient encore enfouies dans le sein de la terre ; grâce à mes efforts, non seulement je ne serai plus désormais à charge à personne, non seulement je

pourrai vivre du produit de mes sueurs, et ne dépendre que de moi seul et du Maître des humains, mais d'autres me seront redevables de leur subsistance ! Déjà, par mon travail, je vais être utile à mes semblables !

O jeunes gens pleins de force et d'intelligence qui passez vos plus belles années dans les bras de l'oisiveté, qui redoutez le travail comme l'esclave redoute sa chaîne, vous ne savez pas de quel bonheur vous êtes privés ! Cette inquiétude vague, ces ennuis, ces dégoûts qui vous obsèdent, cette tristesse insurmontable qui parfois vous accable, ces désirs insatiables de changements, de nouveautés, ces passions tyranniques qui vous rendent malheureux, tout cela disparaîtrait comme par enchantement sous l'influence salutaire du travail. Il existe au-dedans de chaque homme un feu secret destiné à mettre en mouvement toute la machine qui compose son être ; ce feu secret qui comprimé au-dedans de l'homme oisif y exerce les ravages intérieurs les plus funestes et produit bientôt sa destruction totale, devient chez l'homme actif et laborieux la source des plus beaux sentiments, le mobile des plus nobles actions.

XXI

UNE VOIX DE LA CITÉ.

Jean Rivard put bientôt se convaincre qu'en effet, comme le lui avait annoncé son respectable ami M. Landry, de nouveaux colons venaient peupler le Canton de Bristol. La meilleure preuve qu'il en eut fut une lettre qu'il reçut de son ami Gustave Charmenil, laquelle arrivée récemment au bureau de poste de Lacasseville parvint presque aussitôt à Louiseville, transmise de cabane en cabane jusqu'à sa destination.

Troisième lettre de Gustave Charmenil.

MON CHER AMI,

“ Le récit de ta récente aventure m'a beaucoup intéressé, et je te félicite sincèrement d'avoir échappé au danger qui te menaçait : je t'avoue que j'ai tremblé un instant pour ta vie, et si je n'avais bien reconnu ton écriture j'aurais presque été tenté de te croire mort. Je ne te souhaite pas souvent des aventures comme celle-là.

“ Tu t'imagines que tout ce que tu me racontes de tes travaux, de tes procédés d'abattage, de brûlage, d'ensemencement, ne peut que me faire bâiller ; au contraire, mon ami, tous ces détails m'intéressent vivement ; tu peux m'en croire. Je n'ai pas encore eu le temps de faire une longue étude de la politique,

mais j'en suis déjà depuis longtemps venu à la conclusion que les hommes les plus utiles parmi nous sont précisément les hommes de ta classe, c'est-à-dire, les travailleurs intelligents, courageux, persévérants, qui ne tirent pas comme nous leurs moyens d'existence de la bourse des autres, mais du sein de la terre ; qui ne se bornent pas à consommer ce que les autres produisent, mais qui produisent eux-mêmes. Oui, mon ami, quand je songe aux immenses ressources que possède notre pays, je voudrais voir surgir de tous côtés des milliers de jeunes gens à l'âme ardente, forte, énergique comme la tienne. En peu d'années, notre pays deviendrait un pays modèle, tant sous le rapport moral que sous le rapport matériel.

“ Ma dernière lettre t'a chagriné, me dis-tu : tu crois que je ne suis pas heureux. Quant à être parfaitement heureux, je n'ai certainement pas cette prétention ; mais je ne suis pas encore tout à fait découragé. Ce qui me console dans ma pénurie et mes embarras, c'est que je ne crois pas encore avoir de graves reproches à me faire.

“ Venons en maintenant aux conseils que tu me donnes :—“ Tu n'es pas fait pour le monde, me dis-tu, et à ta place je me ferais prêtre, j'irais évangéliser les infidèles.”—Ah ! mon cher ami, je te remercie bien de la haute opinion que tu as de moi, mais l'idée seule des devoirs du prêtre m'a toujours fait trembler. A mes yeux, le prêtre, et en particulier le missionnaire qui va passer les belles années de sa jeunesse au milieu de peuplades barbares, non pour

faire fortune comme les chercheurs d'or ou les traitants, ni pour se faire un nom comme les explorateurs de contrées nouvelles, mais dans le seul but de faire du bien, de faire connaître et adorer le vrai Dieu, tout en répandant les bienfaits de la civilisation dans des contrées lointaines—qui pour cela se résigne courageusement à toutes sortes de privations physiques et morales, se nourrissant de racines, couchant en plein air ou au milieu des neiges, n'ayant jamais un cœur ami à qui confier ses souffrances—celui-là, dis-je, est suivant moi, plus digne du titre de héros que tous ceux que l'histoire décore pompeusement de ce nom ; ou plutôt ce titre ne suffit pas, car le vrai prêtre est pour ainsi dire au-dessus de l'humanité, puisqu'il est l'intermédiaire entre Dieu et les hommes.

“ Ne sois donc pas surpris si je recule à la pensée d'embrasser cet état. Peut-être aussi as-tu le tort mon cher ami, de me mesurer un peu à ta taille, de me supposer un courage à la hauteur du tien. Plût à Dieu qu'il en fût ainsi ! Mais je me connais trop bien ; je sais trop toutes mes faiblesses, et je préfère encore végéter et souffrir que de m'exposer à déshonorer le sacerdoce par une froide indifférence ou de coupables écarts.

“ Mais j'ai une grande nouvelle à t'apprendre : ma *Belle inconnue* ne m'est plus inconnue ; je sais son nom, elle m'a parlé, elle m'a dit quelques mots, et ces mots retentissent encore harmonieusement dans mes oreilles. Ne vas pas m'accuser d'inconséquence et dire que j'ai failli à mes bonnes résolutions ; la

chose s'est faite d'elle-même, et sans qu'il y ait eu de ma faute. Voici comment :

“ Il y a eu dernièrement un grand bazar à Montréal. Tu as souvent entendu parler de bazars, tu en as même sans doute lu quelque chose dans les gazettes, mais tu ne sais peut-être pas au juste ce que c'est. On pourrait définir cela une conspiration ourdie par un certain nombre de jolies femmes pour dévaliser les riches au profit des pauvres. Les dames qui peuvent donner du temps à la couture, à la broderie, et qui se sentent dans le cœur un peu de compassion pour les malheureux, travaillent souvent pendant plusieurs mois pour pouvoir offrir à un bazar deux ou trois articles de goût qui seront achetés à prix d'or par quelque riche bienfaisant. C'est, suivant moi, une excellente institution. Bon nombre de jolies citadines—je ne parle pas de celles dont la vie, suivant certains malins scribes toujours prêts à médire, se passe à “ s'habiller, babiller et se déshabiller,” mais de celles mêmes qui étant très-bonnes, très-sensibles, très-vertueuses ont cependant été élevées dans l'opulence et l'oisiveté—se trouveraient peut-être sans cela à ne savoir trop que répondre au Souverain Juge au jour où il leur demandera ce qu'elles ont fait sur la terre pour le bien de l'humanité.

“ Eh bien ! il faut te dire que ma *Belle inconnue* était à ce bazar ; j'en étais sûr, elle est de toutes les œuvres charitables, et il faut avouer que sa coopération n'est pas à dédaigner ; il doit être difficile de résister à un sourire comme le sien.

“ Il me prit donc une envie furieuse, irrésistible, d’y aller faire une visite. Je te confierai bien volontiers — puisqu’entre amis il faut être franc — que c’était pour le moins autant dans le but de voir ma belle inconnue que pour faire la charité. Tu sais déjà que mes finances ne sont pas dans l’état le plus florissant. J’avais justement deux écus dans ma bourse; c’était tout ce que je possédais au monde, en richesse métallique. Je résolus d’en sacrifier la moitié. J’allais donner trente sous d’entrée et acheter quelque chose avec l’autre trente sous. Si je pouvais, me disais-je à moi-même, obtenir quelque objet fabriqué de ses mains! Et là-dessus je bâtissais des châteaux en Espagne.

“ Je me rendis donc, un bon soir, au bazar en question. La salle, magnifiquement décorée, était déjà remplie d’acheteurs, d’acheteuses, de curieux, de curieuses; il y avait de la musique, des rafraîchissements; les tables étaient couvertes d’objets de luxe d’articles de toilette ou d’ameublement, de bijoux — en un mot de tout ce qui pouvait tenter les personnes généreuses et même les indifférents.

“ Au milieu de toute cette foule j’aperçus de loin ma belle inconnue. O mon ami, qu’elle était belle! Jusque là je ne l’avais vue que coiffée (et il faut dire que les *chapeaux* ne sont pas toujours un ornement); elle avait une magnifique chevelure, et sa figure, vue ainsi le soir dans une salle resplendissante de lumières, dépassait encore en beauté tout ce qu’elle m’avait paru jusqu’alors.

“ Il me semblait éprouver en la voyant ce sentiment d’amour et d’admiration que ressentait Télémaque pour la belle nymphe Eucharis à la cour de la déesse Calypso. Tu vois que je n’ai pas encore oublié mon Télémaque.

“ Elle était sans cesse entourée ou suivie d’une foule de jeunes galants qui se disputaient ses sourires et ses regards.

“ Bientôt je l’aperçus qui faisait le tour de la salle, avec un papier à la main, accompagnée de Monsieur X*** un de nos premiers avocats, qui paraissait être assez en faveur auprès d’elle.

“ A mesure qu’elle avançait vers l’endroit où j’étais, le cœur me battait davantage. Enfin elle arriva bientôt si près de moi que j’entendis le frôlement de sa robe; ma vue se troubla. . . . je ne voyais plus rien. . . . seulement j’entendis son cavalier lui dire :

“ Mademoiselle Du Moulin ! Monsieur de Charmenil !

“ Je saluai machinalement, sans regarder, je tremblais comme une feuille.

“ L’avocat m’expliqua, en riant probablement de ma figure pâle et de mon air déconcerté, que Mademoiselle Du Moulin voulait tirer à la loterie une petite tasse à thé en porcelaine.

“ S’apercevant sans doute de mon trouble et voulant me mettre plus à l’aise, ma belle inconnue (car c’était bien elle qui s’appelait Mademoiselle DuMoulin) dit alors d’un ton que je n’oublierai jamais :

“ Oh ! je suis sûre que M. de Charmenil n’aime pas les tasses *athées*, en appuyant sur le mot *athées*.



“ Je ne compris pas le jeu de mot.

“ La mise était de trente sous. J'étais tellement hors de moi que je donnai non seulement mon trente sous, mais aussi l'autre écu que j'avais dans ma poche.

“ Je laissai presque aussitôt la salle du bazar pour retourner chez moi.

“ Une fois dans la rue je repris un peu mon sang-froid, et me mis à songer à la phrase que m'avait adressée ma déesse :

“ M. de Charmenil, j'en suis sûr, n'aime pas les tasses à thé (athées.)

“ Je compris enfin le calembourg. Mais, nouvelle perplexité : que voulait-elle dire ? Est-ce qu'elle m'aurait remarqué par hasard à l'église, et qu'elle faisait allusion à mes sentiments religieux ? Cette question m'intriguait beaucoup, et je passai plusieurs jours à la discuter avec moi-même.

“ J'en serais encore peut-être à disséquer chaque mot de la phrase en question si un nouvel incident ne fût venu me faire oublier jusqu'à un certain point le premier.

“ Imagine-toi qu'environ huit jours après le jour du bazar je reçus à ma maison de pension un petit billet ainsi conçu :

Madame DuMoulin prie M. de Charmenil de lui faire l'honneur de venir passer la soirée chez elle mardi le 10 courant.

“ Cette invitation faillit me faire perdre la tête. Je fus tout le jour à me poser la question : irai-je ou n'irai-je pas à ce bal ? Je ne dormis pas de la nuit

suiivante; mais je me levai le matin bien décidé d'accepter l'invitation de Madame DuMoulin, et je répondis en conséquence.

“ Croirais-tu que j'ai fait la folie de m'endetter d'une assez forte somme chez un tailleur pour pouvoir m'habiller convenablement ?

“ Mais, quoi qu'il en soit, j'ai assisté à la soirée en question. C'était ce qu'on appelle un grand bal, et le premier auquel j'aie assisté dans ma vie.

“ C'était hier soir; tu vois que je n'ai pas encore eu le temps d'en rien oublier.

“ Suivant l'usage, je me rendis assez tard dans la soirée; ces bals ne s'ouvrent généralement que vers dix heures, c'est-à-dire, à l'heure où les honnêtes gens se mettent au lit.

“ Les danses étaient déjà commencées. Les salles et les passages étaient remplis d'invités et d'invitées; on ne pouvait circuler qu'avec peine.

“ Je ne connaissais personne; mais heureusement que Mademoiselle DuMoulin m'aperçut, et qu'elle fut assez bonne pour s'avancer vers moi et m'offrir de me présenter à Monsieur et Madame DuMoulin.

“ Je fus un peu moins timide cette fois, quoique le cœur me tremblât encore bien fort.

“ Le coup d'œil était magnifique. L'éclat des lampes et des bougies, les vases de fleurs artistement disposés sur les corniches, les glaces qui couvraient les murs et dans lesquels se reflétaient les toilettes des danseuses, la richesse et la variété de ces toilettes, tout semblait calculé pour éblouir les yeux.

C'était quelque chose de féerique, au moins pour moi qui n'avais encore rien vu en ce genre. Quelques-unes des danseuses portaient sur leurs personnes tant en robes, dentelles, rubans, qu'en fleurs, plumes, bijoux, etc., pour une valeur fabuleuse. Je ne jurerais pas que les mémoires de la marchande de modes et du bijoutier avaient été complètement acquittés, mais ce n'est pas là la question. Les rafraichissements abondaient, et des vins, crèmes et glaces de toutes sortes furent servis à profusion durant tout le cours de la soirée.

“ Grâce à la fermeté de Madame DuMoulin, aucune valse ni polka ne fut dansée, au grand désappointement d'un certain nombre de jeunes galants à moustaches qui ne trouvaient pas les contredanses assez émouvantes.

“ Heureusement que dans ces grands bals les danseurs ne manquent pas et qu'on peut sans être remarqué jouer le rôle de spectateur ; car à mon grand regret je ne sais pas encore danser. A dire le vrai, je ne pouvais guère contribuer à l'amusement de la soirée ; je ne puis même pas m'habituer à ce qu'on appelle l'exercice de la galanterie. En causant avec des dames, même avec des jeunes filles de dix-huit, vingt, vingt-cinq ans, j'ai la manie de leur parler comme on parle à des personnes raisonnables, tandis que le bon goût exige qu'on leur parle à peu près comme à des enfants, et qu'on se creuse le cerveau pendant une heure, s'il le faut, pourvu qu'on en fasse sortir une parole aimable ou flatteuse.

“ En général il est reconnu que ces grands bals sont beaucoup moins amusants que les petites soirées intimes, et je te dirai en confidence que le bal de Madame DuMoulin ne me paraît pas avoir fait exception à la règle. Sur cent-cinquante à deux cents invités, à peine paraissait-il s'en trouver cinq ou six qui fussent sur un pied d'intimité ; un bon nombre semblaient se rencontrer là pour la première fois. Je remarquai que plusieurs dames passèrent toute la nuit assises à la même place, sans dire un mot à personne, ou comme on dit maintenant, à faire tapisserie. Quelques-unes, il est vrai, préféreraient peut-être rester ainsi dans leur glorieux isolement que de se trouver en tête-à-tête avec un marchand, un étudiant ou un commis de bureau ; car il faut te dire, mon cher, qu'il existe dans la société de nos villes certains préjugés, certaines prétentions aristocratiques qui pourraient te paraître assez étranges. Telle grande dame, fille d'un négociant ou d'un artisan enrichi, ne regardera que d'un air dédaigneux telle autre dame qui ne sera pas alliée comme elle, par son mari, à telle ou telle famille. Il serait assez difficile de dire sur quel fondement reposent ces distinctions ; ce ne peut être sur le degré d'intelligence ou d'éducation, car, avec les moyens d'instruction que nous avons aujourd'hui les enfants des classes professionnelles, commerciales ou industrielles ont à peu près les mêmes chances de perfectionnement intellectuel ; ce ne peut être non plus sur la naissance, car la plus parfaite égalité existe à cet égard dans notre jeune pays.

“ On dit qu’aux Etats-Unis, le pays démocratique par excellence, ces prétentions existent d’une manière beaucoup plus ridicule que parmi nous.

“ Ce sont donc de ces petites misères qui se rencontrent en tous pays et dans toutes les sociétés. Vous êtes heureux cependant à la campagne d’ignorer tout cela. Les seules distinctions qui existent parmi vous sont fondées sur le degré de respectabilité, sur l’âge et le caractère, comme le prescrivent d’ailleurs la raison et le bon sens.

“ Sais-tu à quoi je songeais principalement en regardant cette foule joyeuse sauter, danser, boire, s’amuser ? Je songeais à toi, mon cher ami ; je songeais à tous ceux qui comme toi vivent dans les bois, exposés à toutes sortes de privations physiques et morales, et travaillant jour et nuit pour tirer leur subsistance du sein de la terre. J’étais d’abord porté à m’apitoyer sur votre sort ; mais en y réfléchissant je me suis dit : quel bonheur après tout peut-on trouver dans ces amusements frivoles ? La plupart de ceux qui paraissent aujourd’hui si gais, seront probablement demain beaucoup moins heureux que mon ami Jean Rivard. Tu n’auras peut-être jamais l’occasion, durant ta vie, d’assister à aucune de ces grandes fêtes mondaines ; mais console-toi, tu ne perdras pas grand’chose. Parmi les hommes sérieux qui assistaient au bal d’hier soir, ceux qui ne jouaient pas aux cartes paraissaient mortellement s’ennuyer. Les plus heureux dans tout cela me semblent être les

jeunes filles qui peuvent dire après la soirée : je n'ai pas manqué une seule danse.

“ Tu vois par là que je ne suis pas fort épris des bals. En effet je suis un peu, je te l'avoue, du sentiment de cet écrivain moraliste qui prétend que les bals ont été inventés pour le soulagement des malheureux, et que ceux qui se plaisent dans leur intérieur domestique, ou dans la compagnie de quelques amis intimes, ont tout à perdre en y allant.

“ Je ne voudrais pas prétendre néanmoins m'être ennuyé à la soirée de Madame DuMoulin ; quand je n'aurais eu aucun autre sujet d'amusement, que la présence de ma ci-devant belle inconnue, cela seul eût suffi pour m'empêcher de compter les heures. Quel plaisir je goûtais à la voir danser ! sa démarche légère et modeste, ses mouvements gracieux, et jusqu'à son air d'indifférence, tout me charmait chez elle.

“ Mais ce qui me ravit plus que tout le reste, ce fut de l'entendre chanter, en s'accompagnant sur le piano. Tu sais que j'ai toujours été fou de la musique et du chant ! Eh bien ! imagine-toi la voix la plus douce, la plus harmonieuse, et en même temps la plus flexible et la plus expressive qui se puisse entendre ! Je pouvais facilement saisir et comprendre chaque mot qu'elle prononçait, chose étonnante de nos jours où il semble être de mode d'éviter autant que possible d'être compris. Il est même arrivé à ce sujet un *quiproquo* assez comique. Une demoiselle venait de

chanter avec beaucoup de force et d'emphase la chanson

Salut à la France
etc., etc., etc.;

elle avait même eu beaucoup de succès, et plusieurs personnes s'empresaient de la féliciter, lorsqu'un jeune galant s'approchant :

“ Maintenant, dit-il en s'inclinant, Mademoiselle nous fera-t-elle le plaisir de chanter quelque chose en français ?

“ Imagine-toi l'envie de rire des assistants ; il croyait tout bonnement qu'elle venait de chanter une chanson italienne.

“ Mademoiselle DuMoulin m'a paru être aussi une musicienne consommée.

“ Je ne te parlerai pas du souper : c'était, mon cher, tout ce qu'on peut imaginer de plus splendide. Le prix des vins, des viandes, salades, pâtisseries, crêmes, et gelées de toutes sortes consommés dans cette circonstance eût certainement suffi à nourrir plusieurs familles de colons durant toute une année.

“ Ce n'était pas de bon goût d'avoir une idée comme celle-là dans une telle circonstance. Mais, malgré moi, elle me poursuivait, m'obsédait et me faisait mal au cœur.

“ Vers la fin du bal, voyant Mademoiselle DuMoulin seule dans un coin, je me hasardai à faire quelques pas dans cette direction. Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle fut la première à m'adresser la parole sur un ton engageant :

—Est-ce que vous ne dansez pas, Monsieur ?

—Mademoiselle, je regrette de vous dire que je n'ai pu encore acquérir ce talent ; je le regrette d'autant plus que cela me prive d'un moyen de me rendre agréable auprès des dames.

—Oh ! mais, Monsieur, les dames ne sont pas aussi frivoles que vous semblez le croire, et il n'est pas difficile de les intéresser autrement ; beaucoup d'autres talents sont même à leurs yeux préférables à celui-là. Par exemple, un grand nombre de dames de mes amies préfèrent la poésie à la danse, et au reste des beaux arts.

“ A ce mot de poésie je ne pus m'empêcher de rongir ; elle s'en aperçut et ajouta en souriant :

—Je ne veux faire aucune allusion personnelle, ajouta-t-elle, quoique j'aie entendu dire plus d'une fois que M. de Charmenil faisait de jolis vers.

—Vraiment, Mademoiselle, vous me rendez tout confus : comment a-t-on pu vous apprendre que je faisais des vers, lorsque je suis à cet égard aussi discret que l'est une jeune fille à l'égard de ses billets doux ? Mais, puisque vous l'avez dit, je ne vous cacherai pas qu'en effet je me permets quelquefois de faire des rimes, non pour amuser le public, mais pour me distraire l'esprit et me soulager le cœur.

—Pourquoi donc alors ne les publiez-vous pas ? Vous pourriez vous faire un nom. C'est une si belle chose que la gloire littéraire ! . . .

—Mais, Mademoiselle, dans notre pays, celui qui

voudrait s'obstiner à être poète serait à peu près sûr d'aller mourir à l'hôpital. Ce n'est pas une perspective bien amusante. En outre, Mademoiselle, que pourrais-je dire qui n'ait été dit cent fois, et beaucoup mieux que je ne puis le dire? Je suis bien flatté de la haute opinion que vous avez de moi; mais vous pouvez m'en croire, si je me lançais dans cette carrière, je ne pourrais être qu'un pâle imitateur, et ceux-là, vous le savez, sont déjà assez nombreux. Je ne veux pas être du nombre de ces poètes qui suent sang et eau pour faire des rimes, et passer, comme ils disent, à la postérité, tandis que leur réputation n'ira probablement jamais au-delà des limites de leur canton.

—Mais, si tous disaient comme vous, Monsieur, personne n'écrirait.

—Ce ne serait peut-être pas un grand malheur après tout. Notre siècle ne peut guère se vanter, il me semble, de ses progrès en littérature, et je crois que la lecture des grandes œuvres des siècles passés est encore plus intéressante, et surtout plus profitable que celle de la plupart des poètes et littérateurs modernes.

—Mais, est-ce que vous n'aimez pas Chateaubriand et Lamartine? Ce sont mes auteurs favoris.

—Au contraire, je les aime et les admire beaucoup, au moins dans certaines de leurs œuvres, mais. . .

“ J'allais répondre plus longuement lorsque M. X*** l'avocat qui accompagnait Mademoiselle DuMoulin au bazar, vint la prier de danser une contredanse.

“ Elle se leva lentement et je crus voir—peut-être me suis-je fait illusion—qu’elle s’éloignait à regret.

“ Il me semble que j’avais une foule de choses à lui dire; le cœur me débordait; mais il était déjà quatre heures du matin et je pris le parti de me retirer pour retourner à ma maison de pension.

“ Le goût de ma ci-devant belle inconnue pour la littérature et la poésie me la montrait sous un nouveau jour. Je m’étais toujours dit que je n’aimerais jamais qu’une femme qui sans être une savante, serait au moins en état de me comprendre, et partagerait jusqu’à un certain point mes goûts littéraires et philosophiques; je trouvais encore cette femme dans Mademoiselle DuMoulin.

“ Ne sois donc pas surpris si son image est plus que jamais empreinte dans mon esprit, et si pendant les deux ou trois heures que j’ai pu sommeiller à mon retour sa figure angélique est venue embellir mes songes.

“ Mais, ô mon cher ami, maintenant que je réfléchis froidement et que je songe à ma position, je me demande: à quoi bon? à quoi puis-je prétendre? que peut-on attendre de moi?

“ Encore une fois, mon ami, qu’il est triste d’aimer lorsqu’on est pauvre!

“ Oh! si jamais j’ai des enfants—et j’espère que j’aurai ce bonheur, ne serait-ce que dans quinze ou vingt ans—je veux travailler à leur épargner les tortures que je ressens. Si je ne suis pas en état de les établir à l’âge où leur cœur parlera, j’en ferai

des hommes comme toi, mon ami. La vie du cultivateur est, après tout, la plus rationnelle.

“ J’ai été employé de temps en temps comme copiste, depuis que je t’ai écrit, mais tout cela est bien précaire.

“ Adieu,

“ Tout à toi,

“ GUSTAVE CHARMENIL.”

Oh! oh! se dit Jean Rivard, après avoir lu cette longue lettre, voilà mon ami Gustave lancé dans la haute société. D’après tout ce qu’il m’a déjà dit du monde, de ses vanités, de ses frivolités, de son égoïsme je crains bien qu’il ne se prépare des mécomptes. Mais laissons faire: s’il n’a jamais à s’en repentir, personne n’en sera plus heureux que moi.

Jean Rivard ne rêva toute la nuit suivante que bals, danses, chant, musique, fleurs, jolies femmes et bon vin, ce qui ne l’empêcha pas toutefois de s’éveiller avec l’aurore et de songer en se levant à ses travaux de la journée, à sa mère, à sa Louise, et à un événement très-important dont nous allons maintenant parler.

XXII

UNE SECONDE VISITE A GRANDPRÉ.

On était à la fin d'octobre 1844 : Jean Rivard informa ses deux compagnons qu'il allait partir de nouveau pour Grandpré.

Son intention était d'embrasser encore une fois sa bonne mère et ses frères et sœurs, de retirer, s'il était possible, le reste de son patrimoine, puis de disposer d'avance, de la manière la plus avantageuse, des produits qu'il aurait à vendre (car il faut se rappeler que c'est par anticipation que nous avons déjà parlé de son revenu de l'année), et enfin de se pourvoir de divers effets, objets de toilette, comestibles et ustensiles, dont les uns étaient devenus indispensables et les autres fort utiles.

Sa visite avait aussi un autre but que mes jeunes lecteurs ou lectrices, s'il s'en trouve qui aient voulu suivre notre héros jusqu'ici, comprendront facilement.

Avant son départ, il annonça à ses deux hommes, devenus l'un et l'autre ses créanciers pour d'assez fortes sommes, qu'il les paierait à son retour. Lachance parut satisfait, et offrit même de contracter un engagement pour un nouveau terme de six mois. Quant à Pierre Gagnon, il paraissait, contre son habitude, tout-à-fait soucieux ; il avait évidemment quelque chose sur le cœur, et Jean Rivard craignit même un instant qu'il ne parlât de quitter son service.

Mais cette appréhension était sans fondement ; ce qui rendait Pierre Gagnon sérieux, c'est que lui aussi avait son projet, en tête. En effet, ayant trouvé l'occasion de parler à son maître en particulier :

— Monsieur Jean, lui dit-il, je n'ai pas besoin pour le moment des quinze louis que vous me devez, et je peux vous attendre encore un an, mais à une condition : c'est qu'en passant à Lacasseville, vous achetez pour moi le lot de cent arpents qui se trouve au sud du vôtre ? . . . C'est une idée que j'ai depuis longtemps, ajouta-t-il ; je travaillerai encore pour vous pendant un an ou deux, après quoi je commencerai à défricher de temps en temps pour mon compte. Qui sait si je ne deviendrai pas indépendant moi aussi ?

— Oui, oui, mon ami, répondit Jean Rivard sans hésiter, j'accepte avec plaisir l'offre que tu me fais. Ton idée est excellente, et elle me plaît d'autant plus que je serai sûr d'avoir en toi un voisin comme on n'en trouve pas souvent. Va ! je connais assez ton énergie et ta persévérance pour être certain d'avance que tu réussiras même au-delà de tes espérances.

— Mais je pense à une autre chose, à c't'heure, s'empessa d'ajouter Pierre Gagnon ; vous serez bien obligé, notre bourgeois, de m'avancer une douzaine de piastres pour m'avoir des hardes pour tous les jours, parceque sans ça, faudra que je mette mon agrès des dimanches. Vous savez que je suis rendu au bout ; y a pu moyen de moyenner ; mes chemises de toile ouvrent déjà des grands yeux et mes souliers sauvages

sont si débiscailés que mes orteils ont toujours le nez à la fenêtre. Ce serait pourtant de valeur de mettre ma chemise fine et mes bottes françaises pour travailler à la terre. Tonnerre d'un nom! ça serait quasiment un sacrilège....

—C'est juste, mon ami, tu as bien fait de me faire penser à cela. Mais que préfères-tu? que je t'apporte de l'argent, ou que....

—Oh! si vous voulez en seulement m'acheter ce qu'il faut, il y a des tailleuses par ici qui m'ont offert de me coudre ça, et ça sera manigancé aussi ben qu'à Grandpré. Quant à mes souliers sauvages, si vous m'apportez de la babiche, je les ferai moi-même mieux qu'aucun cordonnier.

—Bien, ne sois pas inquiet, tout sera fait comme tu le désires.

—Bon voyage, notre bourgeois, ben des compliments par chez nous; pi, tâchez d' pas rencontrer la mère aux ours sur votre chemin."

Jean Rivard partit de sa cabane et se rendit à Lacasseville où il s'arrêta quelque temps pour y négocier la vente de ses produits, y régler diverses petites affaires et saluer son ami et protecteur M. Lacasse auquel il avait voué dans son cœur une éternelle reconnaissance; après quoi il se fit conduire en voiture jusqu'aux établissements du bord du fleuve. Rendu là, il loua un canot pour traverser le lac St. Pierre. Notre héros maniait fort bien l'aviron, et ne craignit pas de s'aventurer seul sur les flots. Assis

au bout de sa nacelle, il partit en chantant gaicment :

Batelier dit Lisette,

et les autres chansons que lui avait apprises son ami Pierre. L'atmosphère était si parfaitement calme et la surface du lac si tranquille que la traversée se fit en très peu de temps.

Au moment où Jean Rivard débarquait sur la rive nord, le soleil pouvait avoir un quart d'heure de haut; ses rayons inondaient la plaine et se reflétaient de tous côtés sur les clochers et les toits de fer-blanc. Il voyait à sa droite l'église de Grandpré, et à sa gauche celle de la paroisse voisine, toutes deux s'élevant majestueusement dans la vallée, et dominant les habitations; elles apparaissaient comme enveloppées dans un nuage d'encens. Les longues suites de maisons, assises l'une à côté de l'autre, quelquefois à double et à triple rang, et remplissant les trois lieues qui séparaient les deux clochers, se déroulaient à ses regards. Quoique à une assez grande distance il pouvait distinguer parfaitement la maison de sa mère, avec le hangar, le fournil, la grange et les autres bâtiments de la ferme nouvellement blanchis à la chaux, ainsi que la maison de brique voisine, celle du père François Routier, et les arbres du jardin. Ce spectacle intéressant même pour un étranger était ravissant pour Jean Rivard. Il lui passa comme un frisson de joie par tout le corps, il sentit son cœur se dilater de bonheur, et partit de suite à travers champs, fossés et clôtures pour se rendre à la maison pater-

nelle. Il était léger comme l'air et semblait voler plutôt que marcher.

A mesure qu'il approchait des habitations, il entendait plus distinctement les voix humaines et les cris des animaux ; peu à peu certains sons qui ne lui étaient pas étrangers vinrent frapper ses oreilles ; bientôt même il se sentit comme électrisé par le jappement de "Café," le vieux chien de la maison, et son ancien ami, qui allait et venait de tous côtés, se démenant en tous sens, sans qu'on pût savoir à qui il en voulait. Il ne cessa de japper que lorsque, accourant derrière la maison, il reconnut son ami d'enfance qu'il n'avait vu depuis si longtemps ; il l'accabla de témoignages d'amitié, l'empêchant presque d'avancer à force de frôlements et de caresses. Ce bon animal descendait probablement d'Argus, le fameux chien d'Ulysse qui reconnut son maître après vingt ans d'absence et dont le divin Homère a fait connaître l'histoire à la postérité.

Comme on vient de le voir, la maison de la veuve Rivard étant bâtie sur le côté sud du chemin, c'était par le derrière qui faisait face au fleuve que Jean devait entrer. Or, on était juste à l'heure où le crépuscule faisant place à la nuit, l'atmosphère revêt une teinte d'un gris foncé qui ne permet guère de distinguer les objets à distance. La soirée était magnifique ; une température douce, presque tiède, un air pur et serein, invitaient à prendre le frais, et toute la famille Rivard, depuis la mère jusqu'au petit Léon qui n'avait pas encore quatre ans, était sur le

devant de la maison, les uns assis sur le perron, causant de choses et d'autres, les autres jouant et gambadant dans le sable ou sur le gazon. Jean Rivard put ainsi entrer dans la maison, parcourir même deux ou trois appartements, sans être remarqué. Les portes et fenêtres étant ouvertes, il ne tarda pas à s'apercevoir que toute la maisonnée était sur le devant; il les entendait même converser à haute voix. Il lui prit alors fantaisie de leur jouer une surprise. Sans sortir de la maison, il vint s'asseoir tranquillement près de la porte, d'où il pouvait facilement entendre la conversation.

—Ce pauvre Jean, dit bientôt la bonne mère Rivard en soupirant, je ne sais pas pourquoi il retarde si longtemps à venir nous voir! Il devait venir au commencement du mois. Pourvu, mon Dieu, qu'il ne soit pas malade ou qu'il ne lui soit pas arrivé d'accident! . . .

—Oh! pour ce qui est de Jean, maman, dit un des frères, vous n'avez pas besoin d'avoir peur, le malheur ne le connaît pas; et quant à être malade, vous savez que ça n'est pas son habitude; je ne vois qu'une chose qui pourrait le rendre malade, c'est de trop penser à Louise Routier, et ce n'est pas une maladie comme ça qui l'empêcherait de venir.

—Louise m'a demandé aujourd'hui quand est-ce qu'il allait venir, dit la petite Luce, la plus jeune fille de Madame Rivard, qui pouvait avoir cinq ans.

—Tiens, elle ne me demande jamais ça à moi, dit un des garçons.

—C'est qu'elle a peur que tu te moques d'elle, dit un autre ; tu sais comme il ne faut pas grand'chose pour la faire rougir.

—Moi, dit Mathilde, il y a quelque chose qui me dit que Jean sera ici demain ou après demain.

—J'espère au moins, s'empressa de dire la bonne mère que cette seule supposition rendait presque joyeuse, j'espère que vous n'avez pas mangé toutes les prunes ?

—Ah ! pour ce qui est de ça, dit Joseph, du train que ça va, Jean ferait mieux de ne pas retarder.

—Le pauvre enfant ! continua la mère, il ne mange pas grand'chose de bon dans sa cabane, au milieu des bois... il travaille toujours comme un mercenaire, il endure toutes sortes de privations... et tout cela pour ne pas m'être à charge, pour m'aider à vous établir....

Et de grosses larmes coulaient sur ses joues...

—Ne vous ehagrinez pas, ma mère, dit tout-à-coup Jean Rivard en sortant de sa cachette et s'avancant sur le perron : il y a déjà cinq minutes que je suis dans la maison et que je vous écoute parler....

Ce fut un coup de théâtre.

—Vous voyez, ajouta-t-il de suite en l'embrassant, et en embrassant tous ses frères et sœurs que je suis en parfaite santé, puisqu'après avoir traversé le lac tout seul dans mon canot, je me suis rendu à pied jusqu'ici, à travers les champs."

La mère Rivard resta pendant plusieurs minutes toute ébahie, toute interdite, ne pouvant en croire ses

yeux, et Jean Rivard regretta presque de lui avoir causé cette surprise. Les frères et sœurs, moins énervés que leur mère, parlaient tous à la fois et criaient à tue-tête ; ce fut pendant quelques minutes un tapage à faire peur.

Mais chacun finit par reprendre ses sens, et l'on put bientôt se parler et se considérer plus froidement.

Jean Rivard trouva sa bonne mère bien vieillie ; ses cheveux avaient blanchi et de larges rides commençaient à sillonner son front. Elle se plaignait de fréquents maux de tête et d'estomac, et les attribuait en grande partie aux inquiétudes incessantes qu'elle éprouvait sur l'avenir de ses enfants.

Le résultat de ses travaux de l'année que Jean Rivard s'empressa de mettre sous ses yeux, en l'accompagnant de commentaires, fut pour elle un grand sujet de consolation, en même temps qu'il parut surprendre le reste de sa famille.

“ Oh ! pour ce qui est de toi, mon cher Jean, dit la mère, tu as toujours eu tant de courage, je suis bien sûre que tu réussiras ; mais tes jeunes frères que je laisserai avec si peu de fortune, que deviendront-ils après ma mort ?

—Eh bien ! maman, s'empressa de dire Antoine, le troisième des frères, qui arrivait à ses dix-sept ans, si c'est cela qui vous rend malade, consolez-vous : ne puis-je pas faire comme Jean, moi aussi ? Crois-tu, Jean, qu'avec mes quatre-vingts louis d'héritage je pourrais devenir un grand propriétaire comme toi ?

—Certainement, et si tu le désires, j'achèterai pour

toi le lot situé au nord du mien, qui offre à peu près les mêmes avantages. Tu passeras encore un an à la maison paternelle; pendant ce temps là je te ferai défricher quelques arpents de terre, et quand tu voudras, plus tard, te livrer sérieusement à ton exploitation, tu viendras loger tout droit chez moi; nous combinerons ensemble les moyens de te créer une existence indépendante.

—Et moi aussi, dit Joseph, qui avait environ quinze ans, je veux aller m'établir au célèbre village de Louiseville.

—C'est bien, c'est bien, je retiendrai aussi un lot pour toi, et, s'il est possible, un pour chacun des plus jeunes. Qui sait si dans cinq ou six ans, vous ne serez pas tous devenus riches sans vous en apercevoir?

—Ah ça! s'écria la sœur Mathilde, allez-vous me laisser ici toute seule? Heureusement, ajouta-t-elle sur le ton de l'incrédulité, que vous n'êtes pas encore partis.

—Oh! moi, dit le petit Léon, je resterai avec maman. Hein? maman, dit-il, en s'approchant de ses genoux et la regardant avec ses beaux grands yeux....

Pour toute réponse, la mère l'embrassa en essuyant ses larmes.

Ces petites scènes de famille, tout en mettant à l'épreuve la sensibilité de la mère Rivard, ne laissaient pas que d'être consolantes pour elle. L'exemple de son fils aîné, et surtout ses succès, allaient avoir un bon effet sur les dispositions de ses frères; et quelque

pénible qu'il fût pour elle de se séparer ainsi des êtres les plus chers à son cœur et les plus propres à embellir son existence, elle se disait qu'il valait mieux après tout les voir moins souvent et les savoir à l'abri du besoin que d'avoir chaque jour sous ses yeux leur état de gêne, peut-être d'indigence.

Pour changer le cours de ses idées, Jean Rivard lui disait avec sa gaîté ordinaire : “ Prenez courage, ma bonne mère ; dans cinq ou six ans, vous n'aurez qu'à traverser le lac, je vous enverrai mon carrosse, et vous viendrez visiter le village Rivard ; vous viendrez embrasser vos enfants, et qui sait ? peut-être aussi vos petits enfants

—Tiens, ça me fait penser, dit Mathilde, que tu ne pouvais jamais venir plus à propos ; il va y avoir demain ou après-demain une *épluchette* de blé d'inde chez notre voisin Monsieur Routier ; il y a aura de la danse ; tu peux croire si nous aurons du plaisir ; j'espère bien que tu viendras avec nous ?

—Tu sais bien que je ne danse pas.

—Tiens, est-ce qu'il n'y a pas de maître de danse à Louiseville, dit-elle en souriant ? Eh bien ! tu nous regarderas faire. En outre, ne pourras-tu pas avoir le blé-d'inde rouge, tout comme un autre ?

—Mais, j'y pense, là, dit Jean Rivard, je ne vois pas ce qui nous empêcherait d'aller faire un petit tour dès ce soir même chez nos bons voisins ?

—Et nos bonnes voisines.

Et voilà Jean Rivard parti, suivi de toute la famille Rivard pour se rendre chez Monsieur Routier, où il

fut, comme on le pense bien, reçu à bras ouverts et avec toutes les démonstrations de la joie la plus cordiale par le père, la mère et les enfants. Louise qui paraissait être la plus froide n'était cependant pas la moins émue. La conversation se prolongea fort avant dans la nuit ; on y parla de mille choses et en particulier de cette fameuse rencontre d'ours où Jean Rivard avait failli perdre la vie. On peut s'imaginer les exclamations, les cris de surprise et de frayeur qui partirent de la bouche des femmes en entendant Jean Rivard lui-même raconter toutes les circonstances de cette aventure. Il y eut un moment où Louise, qui déjà depuis longtemps faisait des efforts pour se contenir, s'enfuit tout à coup en tirant son mouchoir pour le porter à ses yeux.

On ne se sépara qu'à regret et en se promettant de se revoir le lendemain.

Le lendemain fut employé par Jean Rivard à régler différentes affaires et à visiter ses parents et connaissances de Grandpré, sans oublier le bon curé M. Leblanc dont il gardait pieusement le souvenir dans son cœur.

XXIII

UNE ÉPLUCHETTE.

Le soir du jour suivant, Jean Rivard se rendit, accompagné de sa sœur et de ses jeunes frères, à l'épluchette chez le père Routier. Cette fête ne l'intéressait pas autant qu'on pourrait le croire. Il éprouvait bien naturellement le désir d'aller chez le père de sa Louise, mais il eût préféré s'y trouver en moins nombreuse compagnie et dans un autre but que celui d'y effeuiller du blé d'inde. Toutefois, comme on ne peut tout avoir à souhait dans la vie, il dut se soumettre à ce que sa sœur appelait une chose de convenance.

Les Canadiens sont, comme on sait, éminemment sociables ; la classe agricole en particulier se distingue par une gaiété constante qui ne demande que l'occasion pour se manifester. Les réunions où l'on peut causer, rire, chanter, danser sont toujours considérées par elle comme d'heureux évènements. Ce besoin de sociabilité a fait importer de France ou établir ici, dès les commencements de la colonisation du pays, l'heureuse coutume de faire certains travaux en commun, et de convertir ainsi en un passe-temps agréable des occupations qui sans cela seraient pour le moins ennuyeuses. Au nombre de ces fêtes sociales,

célébrées encore dans un certain nombre de paroisses canadiennes, sont les épluchettes de blé-d'inde.

En automne, après la cueillette du maïs, et lorsque les épis détachés un à un de leurs tiges ont été amoncelés dans le hangar ou dans un des grands appartements de la maison, il est d'usage d'inviter les voisins et les voisines à venir, à la veillée, donner un coup de main, pour l'effeuillement des robes. Les femmes et les enfants, et surtout les jeunes filles et les jeunes garçons ne manquent jamais d'être de la partie. La bande s'assied pêle-mêle sur les monceaux de maïs. Chacun prend un épi d'une main, et de l'autre le dépouille de son enveloppe. Le travail se fait au milieu d'une animation générale et d'un feu roulant de joyeux propos. Le plus souvent même on ne s'en tient pas là, et d'énormes épis encore tout habillés, lancés par des mains agiles, traversent inopinément l'espace, et vont effleurer la joue de quelque malheureux *éplucheur*, produisant dans leur évolution un remuement général et une hilarité bruyante. De jeunes amoureux, trop éloignés l'un de l'autre pour converser autrement, ont même parfois recours à ce mode de correspondance, aussi rapide que le télégraphe, et d'invention beaucoup plus ancienne.

Mais l'incident le plus amusant de la soirée, c'est sans contredit la découverte de l'épi rouge. On sait que cette variété de maïs, que sa couleur pourpre-violette distingue facilement des variétés jaune et blanche, est si rare qu'à peine s'en trouve-t-il un ou deux épis dans toute une pièce de plusieurs arpents.

Cette grande rareté a fait établir un usage qui, sans cette circonstance, n'eût pas manqué de dégénérer promptement en abus. Il est admis de temps immémorial que l'heureux éplucheur qui trouve un épi de la couleur en question a le privilège d'offrir son épi rouge, comme autrefois Paris la pomme d'or, *à la plus belle de l'assemblée.*

C'est là généralement le couronnement de la fête ; mais pendant longtemps encore on en parle au village.

Au milieu de la grande salle qui pouvait avoir de quinze à dix-huit pieds carrés et qui servait en même temps de chambre à dîner, de lieu de réunion ordinaire des voisins et voisines, et à une variété d'autres usages, se trouvait une montagne d'épis de maïs déposés là dans la journée, en attendant l'heure de l'épluchette.

C'est là que vinrent prendre place les trente ou quarante invités du père Routier, les uns s'asseyant tout autour de la montagne, les plus vieux sur des chaises, les jeunes sur les feuilles même du blé-d'inde ; de ces derniers quelques-uns ne craignirent pas de gravir la pente pour aller s'établir sur le faite de la frêle et mouvante colline, exposés à tous les traits de l'ennemi.

On peut croire que la conversation ne languit pas ; il n'y avait même pas moins de trois ou quatre différents cercles opérant en même temps ; c'étoit un tohu-bohu à faire trembler l'édifice.

Jean Rivard se trouvait à une des extrémités de la salle en compagnie de M. et de Madame Routier et de quelques autres personnes d'âge mûr, avec lesquels il conversait, tout en jetant de temps en temps un regard furtif vers une autre partie de l'appartement.

Parmi la nombreuse jeunesse présente à la fête, Jean Rivard ne fut pas peu surpris d'apercevoir un jeune homme d'une tenue irréprochable, portant surtout, pantalons et gilet noirs, sans parler d'une belle moustache cirée et d'une chevelure peignée avec le plus grand soin, ce qui le rendait naturellement le point de mire de toutes les jeunes filles. C'était un jeune marchand du nom de Duval, établi depuis peu à Grandpré, après avoir fait son apprentissage à Montréal, et qui, aimant passionnément la danse et les amusements de toutes sortes, trouvait le moyen de se faire inviter à toutes les fêtes.

Sa toilette contrastait étrangement avec celle des autres jeunes gens, presque tous fils de cultivateurs. Mais cette disparité ne nuisit en rien à l'entrain général. Un seul pourtant parmi tous ces jeunes gens paraissait embarrassé : c'était Jean Rivard. Cet embarras fut bien plus pénible encore lorsque vers la fin de l'épluchette, le jeune et beau Monsieur Duval vint gracieusement offrir à Mademoiselle Louise Routier un bel épi de maïs rouge Notre défricheur, malgré toute sa vaillance, ne put supporter cette épreuve et passa brusquement dans la salle où devait commencer la danse.

Louise, de son côté, devenue rouge comme le

malencontreux épi, s'enfuit dans sa petite chambre, d'où ses amies ne réussirent à la tirer qu'après une longue et vive discussion. Elle aurait peut-être fini par se conformer à l'usage, s'il n'eût été bientôt connu, dans toute la réunion, que M. Duval n'avait pas trouvé lui même l'épi de blé-d'inde rouge, mais qu'il l'avait secrètement acheté d'un des jeunes éplucheurs, pour la somme de quinze sous.

Ce fait une fois connu, les prétentions de M. Duval tombèrent d'elles-mêmes et Mademoiselle Routier en fut quitte pour la peur.

Il n'est pas besoin d'entrer dans le détail de toutes les danses qui se succédèrent : *reels* à huit, gignes, cotillons, danses rondes, quadrilles se dansèrent sans interruption, souvent même tous à la fois. Le joueur de violons en suait à grosses gouttes.

On a déjà deviné que Mademoiselle Louise Routier fut la plus recherchée de toutes les jeunes danseuses. Elle aimait beaucoup la danse, comme la plupart des personnes de son âge. Elle portait bien de temps à autre un regard sur notre défricheur qui jouait dans un coin le rôle de spectateur, mais elle ne pouvait trouver l'occasion d'aller lui dire un mot.

Ce qui causa le plus de malaise à Jean Rivard ce fut de voir sa Louise danser à plusieurs reprises avec M. Duval, le jeune homme aux moustaches cirées, qui paraissait la considérer avec beaucoup d'intérêt et auquel celle-ci semblait quelquefois sourire de la manière la plus engageante. Chacun de ses sourires était comme un coup de poignard porté au cœur de

notre héros. Tous les assistants remarquaient cette préférence accordée au jeune marchand, et les femmes qui vont vite en ces matières-là s'entretenaient déjà de leur futur mariage.

Enfin, Jean Rivard n'y put tenir plus longtemps, et vers neuf heures, sous prétexte de quelque affaire, il fit ses adieux à M. et à Madame Routier et se retira.

Jean Rivard ne dormit guère pourtant la nuit suivante. Son corps était bien revenu chez sa mère, mais son esprit était chez le père Routier. S'il fermait les yeux, il lui semblait apercevoir sa Louise dansant, sautant, riant de la manière la plus enjouée avec le beau Monsieur Duval, et cette pensée le tourmentait horriblement. Il regrettait presque la solitude de sa cabane de Louiseville.

De son côté, Mademoiselle Louise Routier qui s'était fort amusée jusque là devint toute soucieuse, du moment qu'elle s'aperçut du départ de son ami. Elle comprit qu'elle l'avait négligé et s'en fit intérieurement des reproches. Sa mère ajouta à ces reproches en lui disant qu'elle n'aurait pas dû faire tant d'attention à ce jeune homme pimpant qu'elle ne connaissait que de nom.

Comme Jean Rivard devait partir le lendemain matin pour le canton de Bristol, Louise craignit qu'il ne la boudât au point de ne pas venir lui dire adieu. Elle pria donc son père d'aller de bon matin faire un tour chez la veuve Rivard; mais il y arriva juste au moment où notre défricheur s'appêtait à partir.

Jean Rivard aimait sincèrement et passionnément, mais il était fier et indépendant en amour comme en tout le reste. Dans son dépit il avait résolu de laisser Grandpré sans dire adieu à sa Lénise volage. " Je lui écrirai quand je serai rendu, se disait-il ; on peut dire sur le papier beaucoup de choses qu'on ne dirait pas de vive voix."

Il pria donc tout simplement M. Routier de faire ses compliments à Madame Routier, et . . . à toute la famille.

Il n'était pas rendu loin qu'il regrettait sa bouderie, mais il n'était plus temps. Il ne voulait pas s'exposer aux railleries des jeunes gens en rebroussant chemin pour dire adieu à son amie.

XXIV

LES VOIES DE COMMUNICATION.

Tombez, larmes silencieuses,
Sur une terre sans pitié.

VICTOR HUGO.

Tous ceux qui parmi nous ont à cœur le bien-être du peuple et la prospérité du pays regardent avec raison la colonisation des terres incultes comme le moyen le

plus direct et le plus sûr de parvenir à l'accomplissement de leurs vœux. Lord Elgin, ce Gouverneur dont les Canadiens conserveront à jamais la mémoire, parceque dans son administration des affaires de la Province il ne se contenta pas d'être anglais mais qu'il voulut avant tout être juste, Lord Elgin disait en 1848 que la prospérité et la grandeur future du Canada "dépendaient en grande partie des avantages qu'on retirerait des terres vacantes et improductives, et que le meilleur usage qu'on en pût faire était de les couvrir d'une population de colons industriels, moraux et contents."

Toutes les voix canadiennes ont fait écho à celle du noble Lord, ou plutôt Lord Elgin, en énonçant cette opinion, n'était que l'écho de toutes les voix canadiennes, car depuis nombre d'années les propositions les plus diverses avaient déjà été faites pour atteindre le but en question.

Mais de tous les moyens proposés, le plus simple, le plus facile et en même temps le plus efficace n'est-il pas, de l'aveu de tous, la confection de chemins publics à travers les forêts? Oui, et ce qui prouve cela de la manière la plus irrécusable, c'est que chaque fois qu'on a établi quelque part de bonnes voies de communication, à peine le fait a-t-il été connu parmi les populations rurales, que les routes se sont bordées d'habitations, et qu'au bout de quelques mois l'épi doré remplaçait partout les arbrisseaux naissants et les chênes séculaires. Si ce moyen si rationnel eût été adopté et mis en pratique,

sur une grande échelle, il y a cinquante ans, la face du pays serait entièrement changée; ces milliers de Canadiens qui ont enrichi de leur travail les Etats limitrophes de l'Union Américaine se seraient établis parmi nous, et auraient contribué, dans la mesure de leur nombre et de leurs forces, à développer les ressources du pays et en accroître la population.

En étudiant les causes qui ont retardé l'établissement du Bas-Canada, et fermé de vastes et fertiles contrées à des légions d'hommes forts et vaillants, on se sent agité malgré soi de sentiments d'indignation. Mais laissons là le passé; l'histoire dira tout le mal qu'ont fait à notre population la cupidité insatiable, l'avarice impitoyable des grands et riches spéculateurs, une politique égoïste, injuste et mesquine, et la mauvaise administration, pendant trois quarts de siècle, de cette belle et intéressante colonie. Sans nous laisser aller aujourd'hui à de justes mais inutiles regrets, cherchons à réparer autant que possible les maux du passé, et ne portons nos regards que vers l'avenir.

Ce serait une bien triste histoire que celle des misères, des accidents, des malheurs de toutes sortes occasionnés par le défaut de chemins dans les cantons en voie d'établissement.

A son retour au village de Lacasseville, Jean Rivard trouva toute la population sous le coup d'une émotion extraordinaire. Deux accidents lamentables

arrivés à quelques jours d'intervalle avait jeté comme un voile funèbre sur toute cette partie des cantons de l'Est.

Un jeune missionnaire canadien, plein de zèle et de dévouement, s'étant dans l'exercice de son saint ministère aventuré dans la forêt sans guide et sans chemin, avait été surpris par les ténèbres de la nuit, et après de longs et vains efforts pour parvenir aux habitations s'était vu condamné à périr.

On l'avait trouvé mort, au milieu d'un marécage, enfoncé dans la boue jusqu'à la ceinture. . . . mort de froid, de misère, d'épuisement.

Missionnaire infatigable, pasteur adoré de son troupeau dispersé, sa mort inattendue avait jeté la consternation dans les cœurs et faisait encore verser des larmes.

Des deux hommes qui l'accompagnaient, l'un était mort à côté de lui, l'autre, perclus de tous ses membres, survivait pour raconter ce tragique événement.

Mais une autre nouvelle plus navrante encore, s'il est possible, avait achevé de répandre la terreur dans toutes les chaumières des environs.

Dans un des cantons avoisinant le canton de Bristol avait été s'établir un pauvre colon canadien, avec sa femme et deux enfants dont l'un encore à la mamelle. Afin d'avoir un lot plus fertile et plus avantageux, il s'était enfoncé dans les bois jusqu'à six lieues des habitations, n'ayant de provisions que pour trois semaines. Là, il s'était bâti une cabane et avait

commencé des défrichements. Au bout de trois semaines, ayant fait brûler des arbres et recueilli quelques minots de cendre, il avait transporté cette cendre sur ses épaules jusque chez le plus proche marchand dont il avait reçu en échange quelques livres de farine et un demi-minot de pois. Une fois cette maigre pitance épuisée, il avait eu recours au même moyen, accomplissant toutes les trois semaines, le corps ployé sous un lourd fardeau, un trajet de douze lieues, à travers la forêt. Pendant plus de six mois le courageux colon put subsister ainsi, lui et sa petite famille. Il était pauvre, bien pauvre, mais grâce à son dur travail, les environs de sa cabane commençaient à s'éclaircir, et il goûtait déjà un peu de bonheur en songeant que s'il passait l'hiver sans accident, sa prochaine récolte lui rapporterait assez pour qu'il n'eût plus besoin de recourir au marchand.

L'infortuné colon ne prévoyait pas l'affreux malheur qui l'attendait.

Parti un jour de sa cabane, vers la fin de novembre, les épaules chargées de deux minots de cendre, il s'était rendu comme d'habitude chez le marchand voisin et en avait obtenu la ration accoutumée, après quoi il s'était remis en route pour traverser les six lieues de forêt qui le séparaient de sa demeure. Il se sentait presque joyeux, malgré ses fatigues et sa misère. Mais à peine avait-il fait deux lieues qu'une neige floconneuse se mit à tomber ; l'atmosphère en fut bientôt obscurcie et le ciel et le soleil cachés aux regards ; en moins d'une heure, une épaisse couche

blanche avait couvert le sol, les arbustes et les branches des grands arbres. Notre voyageur avait encore trois lieues à faire lorsqu'il s'aperçut, à sa grande terreur, qu'il avait perdu sa route. Les ténèbres de la nuit couvrirent bientôt la forêt, et il dut se résigner à coucher en chemin, ce qu'il n'avait jamais fait jusqu'alors. Il songeait aux inquiétudes que devait avoir sa femme et cette pensée le tourmentait plus que le soin de sa propre conservation. Le lendemain matin de bonne heure, il partit, tâchant de s'orienter le mieux possible ; mais après avoir marché tout le jour, il fut tout étonné et tout alarmé de se retrouver le soir, au soleil couchant, juste à l'endroit où il s'était arrêté la veille. Cette fois, malgré toutes ses fatigues il ne put fermer l'œil de la nuit. Je n'essaierai pas de dépeindre ses angoisses ; elles se conçoivent mieux qu'elles ne peuvent se décrire. Il marcha encore toute la journée du lendemain, s'arrêtant de temps en temps pour crier au secours sans presque aucun espoir de se faire entendre. Enfin, disons pour abrégé, que ce ne fut que le troisième jour au matin que le malheureux colon aperçut de loin sa petite *éclaircie* et son humble cabane au milieu.

Son cœur palpita de joie lorsqu'il songea qu'il allait revoir les objets de son affection, sa femme la compagne de sa misère et de ses travaux, et ses petits enfants auxquels il apportait de quoi manger.

Mais, ô douleur ! pitié pour le pauvre colon !

Qu'aperçut-il en ouvrant la porte de sa cabane ?

Sa pauvre femme étendue morte ! son plus

petit enfant encore dans ses bras, mais n'ayant plus la force de crier. . . . puis l'ainé s'efforçant d'éveiller sa mère et demandant en pleurant un petit morceau de pain!

Oh! pitié, pitié pour le pauvre colon!

Il est dans la vie de l'homme des souffrances morales si affreuses, des douleurs tellement déchirantes qu'elles semblent au-dessus des forces humaines et que la plume se refuse à les décrire.

C'était bien le cas pour cet infortuné de s'écrier avec Job; " Oh! que n'ai-je expiré dans le sein de ma mère!

Ces deux évènements arrivés coup sur coup produisirent une telle sensation qu'on se mit de tous côtés à signer des requêtes demandant l'établissement de voies de communication à travers les cantons de l'Est. Pendant que Jean Rivard était encore à Lacasseville, on faisait courir le bruit que le gouvernement allait construire un chemin qui traverserait le canton de Bristol dans toute son étendue. Le marchand qui avait acheté les produits de Jean Rivard en se chargeant des frais de transport, étant en même temps représentant du peuple dans l'assemblée législative, sollicitait, paraissait-il, cette mesure avec tant de zèle, et il était secondé si vigoureusement par l'Honorable Robert Smith, membre du conseil législatif et co-propriétaire du canton de Bristol, qu'on assurait que le gouvernement ne pourrait résister et

allait affecter quelques centaines de louis à la confection de chemins dans cette partie du pays.

Ce n'était encore qu'une rumeur, mais ce qui fit soupçonner à Jean Rivard qu'elle pouvait avoir quelque fondement, c'est que dans l'entrevue qu'il eut alors avec l'Honorable Robert Smith, au sujet des lots qu'il voulait acheter pour ses jeunes frères et Pierre Gagnon, il fut informé que le prix de chaque lot n'était plus de vingt-cinq louis, mais de cinquante. Les délais accordés pour le paiement du prix lui permirent toutefois de s'acquitter de ses promesses. D'ailleurs, aux yeux de Jean Rivard, la confection d'un chemin à travers la forêt devait avoir l'effet d'accroître considérablement la valeur du terrain.

Le retour de Jean Rivard à Louiseville fut salué par des acclamations, non seulement de la part de ses deux hommes qui commençaient à s'ennuyer de n'avoir plus leur chef, mais par la famille Landry et les colons voisins qui attendaient avec impatience des nouvelles de Grandpré où ils avaient laissé nombre de parents et d'amis. Aussi fut-il interrogé de toutes manières sur les accidents, les maladies, et sur les mariages passés, présents et futurs. Il lui fallut, pour satisfaire à la curiosité générale, faire l'histoire complète de Grandpré durant les derniers six mois.

Mais ce qui causa la plus vive sensation ce fut la rumeur dont on vient de parler, celle de la confection d'un chemin public à travers le canton de Bristol.

Cette nouvelle fut le sujet des plus grandes réjouissances.

Oh ! si les hommes qui sont à la tête des affaires, qui tiennent dans leurs mains les destinées du pays, le malheur ou le bonheur des populations, savaient toutes les douces émotions que fait naître au sein de ces pauvres et courageuses familles une simple rumeur comme celle-là ! . . . Pour ces populations éparses au milieu des forêts, la question des voies de communication n'est pas seulement une question de bien-être et de progrès, c'est une question vitale, et le gouvernement qui s'occupe avec zèle de cette partie de l'administration publique, tout en agissant dans des vues de saine économie politique, remplit encore un devoir de justice et d'humanité.

XXV

ENCORE UN HIVER DANS LES BOIS.

Tout en songeant à la conduite qu'il devait tenir à l'égard de son inconstante amie, Jean Rivard se remit avec courage à ses travaux de défrichement. Cette année, il n'allait plus à tâtons ; il avait acquis une certaine expérience, et il pouvait calculer d'avance,

sans se tromper d'un chiffre, ce que lui coûterait la mise en culture de chaque arpent de terre nouvelle.

Durant les mois d'automne, il put, à l'aide de ses hommes et de ses bœufs, relever, brûler et nettoyer les dix arpents de forêt abattus dans le cours de l'été.

Cependant, dès le lendemain de son retour de Grandpré, il avait commencé à écrire à Mademoiselle Louise Routier ; mais plus d'une douzaine de lettres avaient été déchirées avant qu'il pût se résoudre à en signer une seule. Enfin, profitant un jour d'une occasion sûre pour Lacasseville, il se hasarda de faire parvenir la lettre suivante :

“ MADEMOISELLE, (on sait qu'il avait coutume de dire “ Ma chère Louise.”)

“ Vous avez sans doute compris que si je suis parti de chez votre père, le soir de votre *Epluchette*, sans vous faire mes adieux, c'est que je craignais de vous faire perdre un instant de plaisir. Vous paraissiez vous amuser si bien, vous étiez si gaie, si folâtre, qu'il eût été vraiment cruel de ma part de vous attrister par mon air sérieux et froid. D'ailleurs je vous avouerai franchement que le beau jeune homme à moustaches qui dans cette soirée a eu l'insigne honneur d'attirer presque seul votre attention avait des avantages si apparents sur moi comme sur tous les autres jeunes gens, au moins par sa toilette, sa belle chevelure, et surtout son beau talent de danseur que vraiment force m'était de lui céder le pas, sous

peine d'encourir la perte de vos bonnes grâces et des siennes, et peut-être de me rendre ridicule. Je mentirais si je vous disais que cette préférence marquée de votre part ne m'a fait aucune peine. Je ne connais pas ce Monsieur Duval, mais je puis bien affirmer sans crainte qu'il ne vous aime pas autant que moi ; il paraît s'aimer trop lui-même pour aimer beaucoup une autre personne. Malheureusement pour moi, il a de beaux habits, il vend de belles marchandises, soie, rubans, dentelles, et les jeunes filles aiment tant toutes ces choses-là ! Il a de belles mains blanches et les miennes sont durcies par le travail. De plus, il demeure si près de vous, il peut vous voir tous les jours, il vous fait sans doute de beaux cadeaux, il vous donne de jolis bouquets, il vous accompagne chez vous après Vêpres, etc ; et moi, qui suis à plus de vingt lieues de vous, je ne puis rien de tout cela. On dit que les absents ont toujours tort : il est donc probable que, à l'heure qu'il est, vous ne pensez plus à moi. . . .

“ Mais si cependant, Mademoiselle, vous ne m'aviez pas tout-à-fait oublié, veuillez donc m'écrire un mot pour me dire sans détour si je dois dire adieu à mes rêves de bonheur d'autrefois.

“ Il ne m'est rien arrivé de bien étrange depuis mon retour ici. Mais en venant de Grandpré, j'ai fait une rencontre dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. Il faut que je vous raconte cette aventure, au risque même de vous ennuyer.

“ A environ un mille du Village de l'Étang, j'aperçus à travers les branches une petite maison d'un extérieur assez pauvre, qui cependant ne me paraissait pas malpropre ; et comme j'avais besoin de repos, je résolus d'aller frapper à la porte. Au premier coup deux voix me répondirent à la fois : ouvrez. J'ouvris et vis venir vers moi une jeune fille élancée, d'une figure pâle, mais dont la seule vue excitait la plus vive sympathie. Elle se hâta de m'offrir une chaise. La petite maison ne formait qu'un seul appartement. J'aperçus bientôt dans un des angles, assis dans une grande chaise à bras, un vieillard d'au moins soixante et quinze ans, ayant le visage couvert de rides et la chevelure complètement blanche. Il paraissait un peu souffrant, mais résigné. Sa fille qui pouvait avoir vingt ans se montrait admirablement attentive à ses besoins, et sa tendresse filiale se lisait dans ses regards. Je ne pus résister au désir de connaître l'histoire de cette pauvre famille, et voici en peu de mots ce que j'appris de la bouche même du vieillard :

“ François Richer (tel était le nom du vieillard) avait été cultivateur dans une paroisse du district des Trois-Rivières, lorsque, dans l'espoir d'établir ses fils qui commençaient à grandir, il avait tout vendu pour venir dans les Cantons de l'Est défricher des terres incultes. Mais il avait eu l'imprudence de s'établir sur des lots dont il ne connaissait pas le propriétaire ; il y avait travaillé avec courage pendant plusieurs

[2e Année.—I.—9e Liv.]

années, quand ce propriétaire s'était enfin montré et en avait exigé un prix si élevé que le pauvre colon s'était vu forcé de déguerpir. Ses jeunes garçons découragés étaient partis pour les États-Unis où ils avaient trouvé du travail dans les manufactures.

“ Le père, affaibli par l'âge et ses longues années de durs travaux, avait dû se contenter d'acheter la maisonnette où il vivait avec sa fille du revenu d'un petit jardin, et de secours en argent qu'il recevait de temps en temps de ses autres enfants. Ces derniers n'avaient pas encore perdu leur bon naturel, et plusieurs de leurs lettres qu'on me donna à lire me firent venir les larmes aux yeux.

“ Cette touchante rencontre me fit une impression telle que je me sens encore tout ému en vous en parlant. Cependant, ce pauvre vieillard, me dis-je souvent, est heureux malgré son malheur, d'avoir une telle garde-malade. Cette jeune fille possède un cœur d'or, et son souvenir, depuis cette rencontre, occupe dans mon esprit une place à côté du vôtre.

“ Plusieurs fois, Mademoiselle, j'ai commencé à vous écrire depuis mon retour de Grandpré; mais chaque fois je me suis dit: j'ai tort sans doute de porter mon ambition si haut; un défricheur après tout, n'est qu'un défricheur, et s'il ne sait pas se tenir à sa place, il s'expose à recevoir de dures et cruelles leçons.

“ En attendant votre réponse, Mademoiselle,

“ Je demeure votre obéissant serviteur,

“ JEAN RIVARD.”

Mademoiselle Louise Routier, en recevant cette lettre dont elle reconnut de suite l'auteur, à l'écriture, alla vite s'enfermer dans sa chambre pour la lire plus tranquillement. Elle y resta longtemps, et il fut facile de s'apercevoir, en la voyant sortir, qu'elle avait beaucoup pleuré. Quoiqu'elle n'eût encore jamais écrit de lettre à un jeune homme, elle ne voulut pas cependant laisser Jean Rivard sous l'impression qu'elle en aimait un autre que lui, et après plusieurs jours de réflexion, elle résolut, suivant d'ailleurs en cela les conseils de sa mère, de lui écrire la vérité :

“ MONSIEUR,

“ Nous attendions de vos nouvelles de jour en jour depuis votre départ de Grandpré. Mais, mon Dieu ! comme vous êtes resté longtemps sans nous écrire, après nous avoir quittés sans nous dire adieu ! Comme vous avez dû avoir des remords ! car vous deviez savoir combien votre long silence nous faisait souffrir. Vous connaissiez pourtant assez votre petite amie pour savoir qu'elle n'est ni cruelle, ni coquette. Je ne comprends pas comment vous avez pu croire que je pouvais m'amuser à ce beau jeune homme à moustaches qui venait chez nous pour la première fois quand vous l'y avez rencontré, et qui n'y est pas revenu depuis ; et dont le principal mérite, il paraît, est de savoir danser à la perfection. Je ne suis encore qu'une petite fille, mais croyez-moi, je sais faire la distinction

entre les jeunes gens qui ont un esprit solide, du courage, et toutes sortes de belles qualités et ceux qui n'ont que des prétentions vaniteuses, ou qui ont, comme on dit, leur esprit dans le bout des orteils. Si je vous semble légère quelquefois, je ne le suis pas au point de préférer celui qui a de jolies mains blanches, parcequ'elles sont oisives, à celui dont le teint est bruni par le soleil, parcequ'il ne redoute pas le travail. Je regarde au cœur et à la tête avant de regarder aux mains.

“ Il est vrai que M. Duval danse si bien que c'est un plaisir de danser avec lui. Il ne manque pas une soirée à Grandpré ni même dans les paroisses voisines. Il est de toutes les fêtes. Dans le commencement, les parents craignaient de voir leurs filles s'amouracher de lui, mais on ne redoute plus cela maintenant. Il paraît que M. Duval sait par cœur un certain nombre de phrases galantes et complimenteuses qu'il défile à ses belles partenaires partout où il va ; ce n'est pas, comme vous voyez, un rival si redoutable, après tout.

“ Pour moi je vous avoue que je n'ai pas fait beaucoup d'attention à ce qu'il me disait ; je sais seulement que ses phrases étaient parsemées de mots anglais que je n'aurais pas pu comprendre quand même je l'aurais voulu. S'il croyait que je lui souriais, il se trompait, le beau monsieur. Si je paraissais contente, c'était de danser ; je suis si folle pour cela. J'espère bien que je deviendrai plus sage avec l'âge. Vous avez dû me trouver bien étourdie ce soir-là ? Mais aussi pourquoi êtes-vous parti si tôt ? Si j'ai des reproches à me

faire, vous en avez vous aussi, pour être parti comme vous avez fait, sans nous dire un petit mot d'adieu.

“ Ah! vous regretteriez, j'en suis sûre, votre méchante bouderie, si vous saviez que vous m'avez fait pleurer?... ”

“ Maintenant, pour vous punir comme vous le mériteriez, je ne devrais pas vous dire si je persiste ou non dans les mêmes sentiments à votre égard. On rencontre aussi à Grandpré des jeunes gens qui ont des pères très-âgés, et qui, j'en suis sûre, ont aussi des cœurs d'or. Il y en a un, entre autres, qui occupe dans mon cœur une place à côté de vous. Là! cherchez qui ? ”

“ Je suis, Monsieur, etc., etc. ”

“ LOUISE ROUTIER. ”

Cette réponse un peu fière, quoiqu'elle ne fût pas aussi explicite que l'aurait désiré Jean Rivard, en disait assez cependant pour le rassurer complètement sur la fidélité de sa Louise. Il comprit qu'il n'avait plus rien à craindre désormais des démarches de son prétendu rival. La joie lui revint au cœur et il se remit à ses travaux avec plus d'ardeur que jamais.

L'hiver de 1844-5 s'écoula rapidement; une partie du temps fut employée à battre et à vanner le grain, et l'autre partie aux travaux de défrichement, ou, comme disait Pierre Gagnon, à guerroyer contre les géants de la forêt. Les veillées se passaient en lectures ou en

conversations joignant le plus souvent l'utile à l'agréable. Jean Rivard avait apporté, lors de son dernier voyage à Grandpré, plusieurs nouveaux volumes que lui avaient prêtés M. le Curé Leblanc et son ami M. Lacasse, et comme les jeunes Landry montraient autant de goût que Pierre Gagnon pour cette sorte de passe-temps, on put lire, durant les longues soirées de l'hiver, un bon nombre d'ouvrages, entre autres, *Paul et Virginie* et la *Chaumière Indienne* de Bernardin de St. Pierre, et un recueil de Voyages autour du monde et dans les mers polaires, que Jean Rivard accompagnait de quelques notions géographiques. Ces récits d'aventures périlleuses, de souffrances horribles, de privations inouïes, intéressaient excessivement l'imagination de nos jeunes défricheurs. En parlant de la Terre, de son étendue, de ses habitants, de ses divisions, de la position qu'elle occupe dans l'Univers, Jean Rivard était naturellement conduit à parler d'astronomie, et bien que ses connaissances en cette matière fussent assez bornées, il réussissait, avec l'aide de ses livres, à exciter vivement la curiosité de ses auditeurs. Il fallait voir quelle figure faisaient Pierre Gagnon et ses compagnons lorsqu'ils entendaient dire que la terre marche et tourne sur elle-même; que la Lune est à quatre vingt cinq mille lieues de la terre, qu'elle a, comme la terre, des montagnes, des plaines, des volcans; que le Soleil, centre du monde, est à trente huit millions de lieues de nous, et qu'il est environ quatorze cent mille fois plus gros que le Globe que nous habitons; que les

milliers d'étoiles que nous apercevons dans le firmament, étagées les unes sur les autres jusque dans les profondeurs du ciel, sont encore infiniment plus loin de nous, etc., etc. Il fallait entendre les exclamations poussées de tous côtés dans le rustique auditoire ! Souvent entraînés par un mouvement involontaire, tous sortaient de la cabane, et debout, la tête nue, les yeux tournés vers la voute resplendissante, restaient ainsi plusieurs minutes à contempler, au milieu de la nuit, le grand ouvrage du Créateur ; s'il arrivait alors qu'en rentrant dans l'habitation, quelqu'un proposât de faire la prière du soir en commun, un cri général d'assentiment se faisait entendre, et l'encens de la prière s'élevait du fond de l'humble chaumière vers le trône de Celui qui règne par delà tous les cieux.

La cabane de Jean Rivard devint trop petite pour la société qui la fréquentait, car il faut dire que le Canton de Bristol s'établissait avec une rapidité sans exemple dans les annales de la colonisation. Chaque jour de nouveaux défricheurs faisaient leur apparition à Louiseville, considéré d'un commun accord comme le chef-lieu du Canton. La rumeur de la confection prochaine d'un chemin public s'était répandue avec la rapidité de l'éclair dans toutes les anciennes paroisses du district des Trois-Rivières, et des centaines de jeunes gens, des familles entières, s'établissaient avec empressement au milieu de ces magnifiques forêts. Dans l'espace de quelques mois, la moitié des lots du Canton furent vendus, quoique le prix en eût

été d'abord doublé, puis triplé et même quadruplé dans la partie dont l'Honorable Robert Smith était le propriétaire. Un grand nombre de familles n'attendaient que l'ouverture du chemin pour se rendre sur leurs lots.

Naturellement les jeunes défricheurs allaient faire visite à Jean Rivard qu'ils regardaient comme le chef de la colonie et qui par son expérience était déjà en état de leur donner d'utiles renseignements. En effet, non seulement Jean Rivard leur donnait des conseils dont ils faisaient leur profit, mais il leur parlait avec tant de force et d'enthousiasme qu'il donnait du courage aux plus pusillanimes; ceux qui passaient une heure avec lui retournaient à leur travail avec un surcroît d'ardeur et d'énergie.

“ Vous voulez, répétait-il à chacun d'eux, parvenir à l'indépendance? Vous avez pour cela une recette infallible: abattez chaque année dix arpents de forêt et dans cinq ou six ans votre but sera atteint. Un peu de courage et de persévérance, voilà en définitive ce qu'il nous faut pour acquérir l'aisance et le bonheur qui en découle.”

Sa parole chaleureuse et pleine de conviction produisait un effet magique.

Lorsque le soir, sa modeste demeure était remplie de ces jeunes gens pleins de vigueur et d'intelligence, il aimait à les entretenir des destinées futures de leur Canton. “ Avant dix ans, disait-il avec feu, avant cinq ans peut-être, le Canton de Bristol sera déjà une

place importante sur la carte du Canada; ces quelques huttes maintenant éparses au milieu des bois seront converties en maisons élégantes; nous aurons un village de plusieurs mille âmes; qui sait? peut-être une ville. Des magasins, des ateliers, des boutiques, des moulins auront surgi comme par enchantement; nous aurons notre médecin, notre notaire; au centre du Canton s'élèvera le Temple du Seigneur, et à côté, la maison d'école.".....

Ces simples paroles faisaient venir les larmes aux yeux de ses naïfs auditeurs auxquels elles rappelaient involontairement le souvenir touchant du clocher de la paroisse.

XXVI

OU IL S'AGIT DE CHOSES ET D'AUTRES.

Le long laps de temps que durent employer nos défricheurs, durant l'automne et l'hiver, à battre le grain au fléau sur l'aire de la grange, à le vanner, à le mettre en surété, les obligea de ralentir les travaux de déboisement. Les moulins à battre commençaient à être connus à cette époque et à se répandre dans les

paroisses canadiennes ; leur emploi eût été une excellente spéculation pour Jean Rivard ; mais le défaut de chemin empêchait le transport de cette lourde et volumineuse machine.

Cependant dès le quinze mars, nos vaillants bûche-rons avaient abattu une nouvelle étendue de dix arpents de forêt, c'est-à-dire, à peu près autant qu'il leur était possible d'en relever au printemps, en faisant de plus l'ensemencement des vingt-cinq arpents déjà défrichés dans le courant de l'année précédente.

Vers la fin du même mois ils suspendirent un moment leurs travaux pour se livrer de nouveau à la fabrication du sucre d'érable, occupation d'autant plus agréable à Jean Rivard qu'elle faisait diversion à ses autres travaux et lui laissait d'assez longs loisirs qu'il donnait à la lecture ou à la rêverie. Ils entaillèrent une centaine d'érables de plus qu'ils n'avaient fait le printemps d'avant, et, grâce à leur expérience, peut-être aussi à une température plus favorable, ils fabriquèrent en moins d'un mois près de six cents livres de sucre d'un grain pur et clair, et plusieurs gallons d'un sirop exquis.

Les diverses opérations de cette industrie leur furent beaucoup plus faciles qu'elles ne l'avaient été l'année précédente ; ils purent même introduire dans la fabrication du sucre certaines améliorations dont ils recueillirent un avantage immédiat.

Il est deux choses importantes que je ne dois pas omettre de mentionner ici : la première, c'est que nos défricheurs continuèrent, comme ils avaient fait dès

leur entrée dans la forêt, à mettre en réserve toutes les pièces d'arbres qui, au besoin, pourraient servir à la construction d'une maison, Jean Rivard n'ignorant pas que tôt ou tard cette précaution lui serait utile ; la seconde, c'est que Jean Rivard et Mademoiselle Louise Routier ayant échangé plusieurs lettres dans le cours de l'hiver avaient fini par s'entendre à merveille ; et, comme c'est l'ordinaire, les jeunes amoureux s'aimaient plus tendrement que jamais.

Notre héros se donna même beaucoup de soin, à l'époque de la fabrication du sucre, pour confectionner au moyen d'un élégant petit moule en bois travaillé de ses mains, un joli cœur de sucre évidemment destiné à servir de cadeau. Quand le moment vint de procéder à cette intéressante opération, ce fut Jean Rivard lui-même qui nettoya l'intérieur de la chaudière avec du sable fin, qui y coula la liqueur, qui l'écuma durant l'ébullition, et la déposa dans le petit moule de bois, après sa transformation en sucre.

Ce cœur on devine sans peine à qui Jean Rivard le destinait. Il fut expédié de suite à Lacasseville, et la première voiture qui partit de ce village pour Grand-pré l'emporta, accompagné d'une petite lettre délicatement tournée.

Il ne faut pas non plus omettre de dire ici pour l'édification de nos lecteurs que nos trois défricheurs trouvèrent moyen, vers la fin de la semaine sainte, de se rendre à Lacasseville, pour y accomplir le précepte adressé à tous les membres de cette belle et vaste association—l'église catholique romaine—de commu-

nier au moins une fois l'an. Les cérémonies si touchantes de cette grande semaine produisirent sur eux une impression d'autant plus vive qu'ils avaient été plus longtemps privés du bonheur si doux aux âmes religieuses d'assister aux offices divins.

— Parlez-moi de ça, s'écria Pierre Gagnon, en sortant de l'église, ça fait du bien des dimanches comme ça. Tonnerre d'un nom ! ça m'e faisait penser à Grandpré. Sais-tu une chose, Lachance ? C'est que ça me faisait si drôlement en dedans que j'ai quasiment *braillé* ?...

— Et moi *étou*, dit Lachance, à qui pourtant il arrivait rarement de parler de ses impressions.

— Laissez faire, leur dit Jean Rivard, si je réussis dans mes projets, j'espère qu'au printemps prochain nous n'aurons pas besoin de venir à Lacasseville pour faire nos Pâques. Nous aurons une chapelle plus près de nous.

— Oh ! je connais ça, murmura tout bas Pierre Gagnon en clignant de l'œil à Lachance, ça sera la chapelle de Ste Louise !...

Cette fois Jean Rivard trouva deux lettres à son adresse au bureau de poste de Lacasseville. La suscription de la plus petite était d'une écriture en pattes de mouche qu'il reconnut sans peine et dont la seule vue produisit sur sa figure un épanouissement de bonheur. La seconde, plus volumineuse, était de son ami et correspondant ordinaire, Gustave Charmenil. Toute deux l'intéressaient vivement, mais la première

étant la plus courte, c'est elle qui dut avoir la préférence. Elle se lisait ainsi :

“ MON BON AMI,

“ Je m'empresse de vous écrire pour vous remercier du joli cœur de sucre que vous m'avez envoyé. Il avait l'air si bon que j'ai été presque tentée de le manger. Mais, manger votre cœur ! ce serait cruel, n'est-ce pas ? C'est pour le coup que vous auriez eu raison de boudier. Je l'ai donc serré soigneusement dans ma petite armoire, et je le regarde de temps en temps pour voir s'il est toujours le même. La dernière fois que je l'ai vu il paraissait bien dût ! S'il ne s'amollit pas, je pourrais bien lui faire un mauvais parti : je n'aime pas les cœurs durs, moi.

“ Il n'y a pas grand'chose de nouveau à Grandpré.

“ Nous avons vingt-cinq beaux petits agneaux ce printemps, presque tous blancs comme la neige. Comme il fait chaud maintenant, papa les laisse sortir tous les jours, et je m'amuse des heures de temps à les regarder jouer et faire toutes sortes de gambades sur la paille devant la bergerie. N'est-ce pas que c'est gentil ?

“ Tu te souviens de la petite Eulalie Boisvert, notre deuxième voisine à gauche ? Elle se marie après Pâques avec Laurent Vilmure que tu connais aussi.

“ Ta mère, tes frères, tes sœurs se portent tous bien, ainsi que les miens. Ta mère vient nous voir bien

plus souvent qu'auparavant; maman dit que c'est pour avoir occasion de parler de toi. Dans tous les cas, ses visites ne nous ennuiant pas; au contraire.

“ Mais je vais t'annoncer une nouvelle qui te surprendra: ta sœur Mathilde a un *cavalier*; c'est un joli garçon, par dessus le marché. Tu sais qu'on disait toujours que Mathilde n'aimerait jamais personne: eh bien! elle a l'air de tant aimer celui-là que le monde s'en aperçoit et qu'on parle déjà de leur mariage pour prochainement. Maintenant, je suis sûre que tu voudrais savoir le nom de ce cavalier? Eh bien! je ne veux pas te le dire. Tu le sauras quand tu viendras te promener à Grandpré.

“ En attendant, papa, maman et tout le monde te font bien des compliments, et notre fille engagée, Françoise, qui a toujours, comme tu sais, un faible pour Pierre Gagnon, me charge de lui transmettre ses amitiés.

“ Adieu,

“ Ta bonne amie,

“ LOUISE POUTIER.”

La lettre de Gustave Charmenil n'était pas tout-à-fait aussi gaie, comme on va le voir.

Quatrième lettre de Gustave Charmenil.

“ MON CHER AMI,

“ Tu ne saurais croire combien ta dernière lettre m'a soulagé! Je l'ai lue et relue, pour me donner du

courage et me rattacher à la vie. En la lisant je me suis répété souvent : oui, c'est bien vrai, un véritable ami est un trésor, et, malgré moi, ce vers souvent cité d'un de nos grands poètes me revenait à l'esprit :

L'amitié d'un grand homme est un présent des dieux.

“ Ne crois pas que je veuille badiner en te décorant du titre de grand homme ; tu sais que je ne suis ni flatteur, ni railleur. A mes yeux, mon cher Jean, tu mérites cette appellation à plus juste titre que les trois quarts de ces prétendus grands hommes dont l'histoire nous raconte les hauts faits. Tu es un grand homme à la manière antique, par le courage la simplicité, la grandeur d'âme, la noblesse et l'indépendance de caractère ; du temps des premiers Romains, on t'eût arraché à tes défrichements pour te porter aux premières charges de la République. Réclame, si tu veux, mon cher ami, mais c'est vrai ce que je te dis là. Oh ! tout ce que je regrette, c'est de ne pouvoir passer mes jours auprès de toi. Ici mon cher, dans l'espace de plus de trois ans, je n'ai pu encore me faire un ami ; au fond, je crois que les seuls vrais amis, les seuls amis de cœur, sont les amis d'enfance, les amis de collège. L'amitié de ceux-là est éternelle, parcequ'elle est sincère, désintéressée, innocente. Depuis plusieurs mois, je vis dans un isolement complet. Le moindre rapport avec la société, vois-tu, m'entraînerait à quelque dépense au-dessus de mes moyens. Je vais régulièrement chaque jour de ma pension à mon bureau, puis de

mon bureau à ma pension. C'est ici que je passe généralement mes soirées en compagnie de quelques auteurs favoris que je prends dans la bibliothèque de mon patron. La maîtresse de maison et ses deux jeunes filles aiment beaucoup à entendre lire, et je lis quelquefois tout haut pour elles. L'une des jeunes filles particulièrement est très intelligente et douée d'une rare sensibilité. Il m'arriva l'autre jour en causant avec elle de dire "que je ne serais pas fâché de mourir," et à ma grande surprise elle se mit à pleurer à chaudes larmes. Je regrettai cette parole inconvenante, et me hâtai de changer le sujet de la conversation. Mais cela te prouve que mes idées ne sont pas fort gaies. En effet, mon cher, ma disposition naturelle à la mélancolie semble s'accroître de jour en jour. Je fais, autant que possible, bonne contenance, mais je souffre. Je reviens toujours sur ce triste sujet, n'est-ce pas ? Je suis comme ces pauvres hypochondriaques qui ne parlent que de leurs souffrances ? Mais si je me montre avec toi si personnel, si égoïste, ne va pas croire que je sois ainsi avec tout le monde. Je te dirai même que tu es le seul à qui j'aie jamais rien confié de mes déboires, de mes dégoûts, parceque toi, vois-tu, je te sais bon et indulgent, et je suis sûr de ta discrétion. Avec toi, je puis parler de moi aussi longtemps que je voudrai, sans crainte de devenir fastidieux. Laisse-moi donc encore t'entretenir un peu de mes misères ; tu n'en comprendras que-mieux combien tu dois bénir ton étoile et remercier la providence de t'avoir inspiré si bien.

“ Il faut que je te rapporte un trait dont le souvenir me fait encore mal au cœur. Je t’ai déjà dit que les lettres que je reçois de mes amis sont une de mes plus douces jouissances. À part les tiennes qui me font toujours du bien, j’en reçois encore de quelques autres de nos amis et en particulier de deux de nos anciens professeurs, aux conseils desquels j’attache beaucoup d’importance. Ces lettres, quand elles me viennent par la poste, me sont remises par un homme chargé de percevoir en même temps le prix du port et quelques sous pour ses honoraires. Or, il m’arriva dernièrement de recevoir ainsi une lettre assez pesante, dont le port s’élevait à trente-deux sous. C’était beaucoup pour moi ; je réunis tous mes fonds sans pouvoir former plus de vingt sous. Il me manquait encore douze sous : comment faire ? Je ne pouvais pourtant pas refuser cette lettre ; elle pouvait être fort importante.

“ En cherchant parmi mes effets pour voir si je ne trouverais pas quelque chose dont je pusse disposer, je ne trouvai qu’un tout petit volume, un petit *Pensez-y-bien*, qui m’avait été donné par notre ancien directeur de collège. C’était le seul livre qui me restât. J’aurais pourtant bien voulu le garder ; c’était un souvenir d’ami ; je l’aimais ce petit livre, il m’avait suivi partout. Mais je me dis : je vais le mettre en gage et je le rachèterai aussitôt que j’aurai de l’argent.

“ Je retirai donc ma lettre de la poste ; elle ne valait pas le sacrifice que j’avais fait. C’était une longue correspondance qu’un notaire de campagne

envoyait à une gazette et qu'il me priait de vouloir bien *retoucher*.

“ Aussitôt que j'eus la somme nécessaire, je courus pour racheter mon petit *Pensez-y-bien* : mais il était trop tard. . . . il était vendu. . . . on ne savait à qui. . .

“ Je me détournai, et malgré moi une larme me tomba des yeux.

“ O ma bonne mère ! si vous aviez connu alors tout ce que je souffrais, comme vous auriez pleuré ! Mais je me suis toujours soigneusement gardé de faire connaître mon état de gêne à mes parents ; ils ignorent encore toutes les inquiétudes qui m'ont accablé, tous les déboires que j'ai essuyés. Que veux-tu ? je connais leur bon cœur ; ils auraient hypothéqué leurs propriétés pour me tirer d'embarras, et que seraient devenus leurs autres enfants ?

“ Oh ! combien de fois j'ai désiré me voir simple journalier, homme de métier, travailleur vivant de ses bras, ou encore mieux, laborieux défricheur comme toi !

“ La vie des bois me plairait d'autant plus que je suis devenu d'une sauvagerie dont tu n'as pas d'idée. Je fuis la vue des hommes. Si par hasard en passant dans les rues je vois venir de loin quelque personne de ma connaissance, je prends une voie écartée pour n'avoir pas occasion d'en être vu. Je m'imagine que tous ceux qui me rencontrent sont au fait de ma misère ; si j'ai un accroc à mon pantalon, ou une fissure à ma botte, je me figure que tout le monde a

les yeux là ; je rongis presque à la vue d'un étranger.

“ Quelle affreuse situation !

“ Il y a de l'orgueil dans tout cela, me diras-tu ? Cela se peut ; mais, dans ce cas, mon cher, je suis bien puni de mon péché.

“ Croirais-tu que dans mon désespoir, j'en suis même venu à la pensée de m'expatrier . . . d'aller quelque part où je ne suis pas connu travailler des bras, si je ne puis d'aucune manière tirer parti de mon éducation ? Oui, à l'heure qu'il est, si j'avais été assez riche pour me faire conduire à la frontière, je foulerais probablement une autre terre que celle de la patrie, je mangerais “ le pain amer de l'étranger.”

Je me suis écrit dans ma douleur profonde :

Allons, fuyons au bout du monde.....

Pourquoi traîner dans mon pays

Des jours de misère et d'ennuis ?

.....

Au lieu de ces moments d'ivresse,

De ces heures de joie et de félicité

Que nous avions rêvés dans nos jours de jeunesse,

J'avais devant mes yeux l'aspect de la détresse

L'image de la pauvreté.....

Que de jours j'ai passés sans dire une parole,

Le front appuyé sur ma main !

Sans avoir de personne un seul mot qui console,

Et refoulant toujours ma douleur dans mon sein.....

Combien de fois errant, rêveur et solitaire,

N'ai-je pas envié le sort du travailleur

Qui pauvre, harassé, tout baigné de sueur,

A la fin d'un long jour de travail, de misère,

Retourne à son humble chaumière !.....

Il trouve pour le recevoir
 Sur le seuil de sa porte une épouse chérie
 Et de joyeux enfants heureux de le revoir.

.....

“ Oh ! pardonne, mon ami, à ma lyre depuis longtemps détendue ces quelques notes plaintives. J’ai dit adieu et pour toujours à la poésie que j’aimais tant. Cette fatale nécessité de gagner de l’argent, qui fait le tourment de chaque minute de mon existence, a desséché mon imagination, éteint ma verve et ma gaiété; elle a ruiné ma santé.

“ J’aurai terminé dans le cours de l’automne prochain mes quatre années de cléricature ; je serai probablement, “ après un brillant examen,” suivant l’expression consacrée, admis à la pratique de la loi ; je serai membre du barreau, et quand on m’écrira, ou qu’on parlera de ma personne, je serai appelé invariablement “ Gustave Charmenil, Ecuier, Avocat;” ce sera là peut-être la plus grande satisfaction que je retirerai de mes études légales. Je t’avoue que je redoute presque le moment de mon admission à la pratique. J’aurai à payer une certaine somme au gouvernement, à ouvrir un bureau, à le meubler, à m’acheter quelques livres, à faire des dépenses de toilette : à cela, mes ressources pécuniaires s’épuiseront bientôt. Je n’ai pas à craindre toutefois de me voir de longtemps obsédé par la clientèle; mes rapports avec les hommes d’affaires, durant ma cléricature, ont été fort restreints, et je n’ai ni parents ni amis en état de me pousser. En

outre, la cléricature que j'ai faite n'est guère propre à me donner une réputation d'habileté. Obligé d'écrire pour les gazettes, de traduire, de copier, d'enseigner le français et de faire mille autres choses, je n'ai pu apporter qu'une médiocre attention à l'étude de la pratique et de la procédure, et les questions les plus simples en apparence sont celles qui m'embarrasseront davantage. Tu vois que la perspective qui s'ouvre devant moi n'a rien de bien riant, comparée à l'heureux avenir qui t'attend.

“ Ah ! je sais bien que si j'étais comme certains jeunes gens de ma classe, je pourrais facilement me tirer d'embarras. Je me mettrais en pension dans un des hôtels fashionables, sauf à en partir sans payer, au bout de six mois ; je me ferais habiller à crédit chez les tailleurs, les cordonniers, je ferais des comptes chez le plus grand nombre possible de marchands ; puis, à l'expiration de mon crédit, j'enverrais paître mes créanciers. Cela ne m'empêcherait pas de passer pour un *gentleman* ; au contraire. Avec mes beaux habits et mes libres allures je serais sûr d'en imposer aux badauds qui malheureusement sont presque partout en majorité.

“ Je connais de jeunes avocats qui se sont fait une clientèle de cette façon ; pour en être payés, leurs créanciers se trouvaient forcés de les employer. -

“ Mais que veux-tu ? Ce rôle n'est pas dans mon caractère. M'endetter sans être sûr de m'acquitter au jour de l'échéance ce serait me créer des inquiétudes mortelles.

“ Pardonne-moi, mon bon ami, si je ne te dis rien aujourd’hui de mes affaires de cœur. J’ai tant de tristesse dans l’âme que je ne puis pas même m’arrêter à des rêves de bonheur. D’ailleurs que pourrais-je t’apprendre que tu ne devines déjà ? Ce que j’aimerais mieux pouvoir dire, ce seraient les paroles de Job : “ j’ai fait un pacte avec mes yeux pour ne jamais “ regarder une vierge.”

“ Mais toi, mon cher ami, parle-moi de ta Louise ; ne crains pas de m’ennuyer. Votre mariage est-il arrêté ? Et pour quelle époque ? Que tu es heureux ! Le jour où j’apprendrai que vous êtes unis sera l’un des plus beaux de ma vie.

“ Ton ami dévoué,

“ GUSTAVE CHARMENIL.”

Plusieurs fois en lisant cette lettre, Jean Rivard sentit ses yeux se remplir de larmes. Naturellement sensible, sympathique, il eût donné tout au monde pour adoucir les chagrins de son ami. Pendant quelques moments il fut en proie à une vive agitation ; il allait et venait, se passant la main sur le front, relisait quelques passages de la lettre, et se détournait de nouveau pour essuyer ses yeux. Enfin, il parut tout à coup avoir pris une détermination, et ne voulant pas retourner à Louiseville avant de répondre quelques mots à la lettre qu’il venait de lire, il demanda au maître de poste une feuille de papier, et écrivit :

“ MON CHER GUSTAVE,

“ Ta dernière lettre m’a rendu triste. Je vois bien que tu es malheureux ! Et dire pourtant qu’avec un peu d’argent tu pourrais être si heureux ! Ce que c’est ! comme le bonheur tient souvent à peu de chose ! Je voudrais bien avoir un peu plus de temps pour t’écrire et te dire toute mon amitié pour toi, mais il faut que je parte immédiatement si je veux me rendre à ma cabane avant la nuit. Je ne veux pas partir pourtant avant de te dire une idée qui m’est venue en lisant ta lettre. Je voudrais te proposer un arrangement. Tu sais que je suis presque riche déjà. J’ai ce printemps, près de cinq cents livres de sucre à vendre, ce qui me rapportera au moins vingt piastres ; je pourrai me passer de cette somme : je te la prêterai. Ce sera peu de chose, il est vrai, mais si ma récolte prochaine est aussi bonne que celle de l’année dernière, j’aurai une bonne quantité de grains à vendre vers la fin de l’automne, et je pourrai mettre une jolie somme de côté, que je te prêterai encore ; tu me rendras tout cela quand tu seras avocat, ou plus tard quand tu seras représentant. N’est-ce pas que ce sera une bonne affaire pour nous deux ? Dis-moi que tu acceptes, mon cher Gustave, et avant quinze jours tu recevras de mes nouvelles.

“ Je n’ai pas le temps de t’en dire plus.

“ Ton ami pour la vie,

“ JEAN RIVARD.”

Les quinze jours n'étaient pas expirés qu'une lettre arrivée de Montréal à Lacasseville, à l'adresse de Jean Rivard, fut transmise de cabane en cabane jusqu'à Louiseville. Elle se lisait ainsi :

« Ah ça ! mon ami, est-ce bien de toi que j'ai reçu une lettre dans laquelle on m'offre de l'argent ? Si c'est de toi, en vérité, pour qui me prends-tu donc ? Me crois-tu le plus vil des hommes pour que je veuille accepter ce que tu me proposes ? Quoi ! tu auras travaillé comme un mercenaire pendant près de deux ans, tu te seras privé de tous les plaisirs de ton âge, vivant loin de toute société, loin de ta mère, de ta famille, de tes amis, afin de pouvoir plus tôt t'établir et te marier, . . . et ce sera moi qui recueillerai les premiers fruits de tes sueurs ? Ah ! Dieu merci, mon ami, je ne suis pas encore rendu si bas. Je suis plus pauvre que bien d'autres, mais j'ai du cœur autant que qui ce soit. Je ne te pardonnerais pas, si je ne savais qu'en me faisant cette proposition, tu t'es laissé guider, moins par la réflexion que par une impulsion spontanée ; mais ta démarche va me priver à l'avenir d'une consolation qui me restait, celle d'épancher mes chagrins dans le sein d'un ami. Tu es le seul à qui j'aie jamais fait part de mes mécomptes, de mes embarras, parcequ'avec toi au moins je croyais pouvoir me plaindre sans paraître rien demander. Pouvais-je croire que tu prendrais mes confidences pour des demandes d'argent ? Va, je te pardonne, parceque je connais le fond de ton âme ; mais, une fois pour

toutes, mon ami, qu'il ne soit plus question d'offre semblable entre nous : mon amitié est à ce prix.

“ Tranquillise-toi d'ailleurs sur mon sort ; j'ai réussi dernièrement à me procurer du travail, et je suis maintenant sans inquiétude sur mon avenir.

“ Adieu,

“ Ton ami,

“ GUSTAVE CHARMENIL.”

Jean Rivard pleura de nouveau en recevant cette réponse, mais il comprit qu'il était inutile d'insister, et tout ce qu'il put faire fut de compatir en silence aux peines de son ami.

XXVII

LA GRANDE NOUVELLE ET SES SUITES.

Les semailles du printemps étaient à peine finies qu'une nouvelle extraordinaire partie de Lacasseville, et transmise d'habitation en habitation à travers le Canton de Bristol, vint mettre en émoi toute la petite population dispersée dans cette forêt séques-

trée pour ainsi dire du reste du monde. Ce qui n'avait été jusqu'alors qu'un bruit, qu'une rumeur plus ou moins fondée, était enfin devenu un fait accompli : le gouvernement provincial avait ordonné la confection d'un chemin public à travers le Canton de Bristol. Les arrangements préliminaires étaient déjà arrêtés, les journaliers étaient engagés, les contre-maitres nommés, l'hon. conseiller législatif Robert Smith, propriétaire du Canton, et le représentant Arnold, celui qui avait acheté d'avance la potasse de Jean Rivard en se chargeant des frais de transport, étaient eux-mêmes à la tête de l'entreprise, et avaient la gestion des fonds affectés à la confection du chemin, Bientôt même on apprit que la route était tracée, que les travaux étaient commencés, les premiers arbres abattus, et que les travailleurs s'avançaient à grandes journées à travers l'épaisseur des bois. Les nouvelles de la prise de Sébastopol, de la découverte des mines d'or de la Californie, ou des révolutions qui ont éclaté depuis quelques années dans l'ancien et le nouveau monde, n'ont causé nulle part une sensation plus vive, plus profonde, que n'en causa chez les premiers colons du Canton de Bristol, l'évènement dont nous parlons. Malgré l'éloignement des habitations, on se réunissait de tous côtés pour en parler ; des gens qui ne se connaissaient pas, qui ne s'étaient jamais vus jusque là, s'entretenaient de la chose comme d'un bonheur commun, comme d'un heureux évènement de famille ; il y eut des feux de joie, des démonstrations, des réjouissances

publiques ; une vie nouvelle semblait animer toute cette petite population.

Une activité extraordinaire se manifesta immédiatement dans toute l'étendue du Canton ; de nouveaux défricheurs arrivèrent ; tous les lots situés sur la route qui n'avaient pas encore été concédés le furent dans l'espace de quelques jours.

On peut se faire une idée de la sensation que produisit cette nouvelle sur Jean Rivard. Il en fut comme étourdi ; pendant plusieurs nuits son sommeil d'ordinaire paisible se ressentit de la secousse qu'éprouva son esprit. Il passait des heures entières à rêver aux changements qu'allait nécessairement subir sa condition. De fait, cet évènement en apparence si simple devait exercer la plus grande influence sur la fortune et les destinées de notre héros.

A ses yeux, la valeur de sa propriété était au moins triplée.

Bientôt un projet ambitieux, dont il se garda bien cependant de faire part à personne, s'empara de son esprit, et ne le quitta ni jour ni nuit. Disons en confidence au lecteur quel était ce projet que Jean Rivard caressait en secret, et dont la pensée lui procurait les plus douces jouissances qu'il eût encore éprouvées depuis le commencement de son séjour dans les bois.

“ Me voilà,” se disait-il à part lui, “ avec plus de trente arpents de terre en culture ; tout annonce que ma récolte de cette année sera fructueuse, abondante, et me rapportera bien au-delà du nécessaire. Avec

ce surplus et le produit de ma potasse, je vais pouvoir acquitter complètement mes dettes et consacrer en outre une petite somme à l'amélioration de ma propriété."

C'étaient déjà là des réflexions fort consolantes, des supputations très-encourageantes. Mais une idée quelque peu ambitieuse venait immédiatement après :

" Pourquoi donc," ajoutait-il en se parlant à lui-même, " ne pourrais-je pas dès cette année me bâtir une maison décente ? Avec un chemin comme celui que nous aurons, ne puis-je pas transporter facilement de Lacasseville à Louiseville les planches, les briques, la chaux et tous les autres matériaux nécessaires ? Et si après tout il me manquait quelque chose, ne pourrais-je pas, en exposant à mes créanciers l'état de mes affaires et les légitimes espérances que je fonde sur l'avenir, obtenir d'eux une prolongation de crédit ? "

De toute cette série de considérations à une idée encore plus ambitieuse et plus riante, il n'y avait qu'un pas. Une fois la cage construite, ne fallait-il pas un oiseau pour l'embellir et l'égayer ? Et cet oiseau se présentait à l'imagination de notre héros sous la figure d'une belle et fraîche jeune fille aux yeux bleus que nos lecteurs connaissent déjà.

" De fait, se disait-il enfin, pourquoi ne pourrai-je pas me marier dès cet automne ? Ce sera une année plus tôt que je n'avais prévu, mais une année de bonheur dans la vie n'est pas à dédaigner. . . . "

La première fois que cette pensée se fit jour dans son cerveau, son cœur battit avec force pendant plusieurs minutes. Il n'osait s'abandonner à ce rêve enchanteur, craignant d'être le jouet d'une illusion. Toutefois en y réfléchissant de nouveau, en envisageant la chose de sang-froid et à tête reposée, le projet lui sembla de plus en plus réalisable, et il ne fut pas longtemps avant d'avoir tout arrêté dans son esprit.

On a déjà vu que Jean Rivard n'avait pas l'habitude de remettre au lendemain ce qu'il pouvait faire la veille. Il était homme d'action dans toute la force du mot. Aussi, se rendre à Lacasseville, communiquer ses projets à son ami M. Lacasse, se rendre de là à Grandpré, y conclure différentes affaires, s'assurer les moyens de se bâtir dans l'automne et même dans l'été s'il le désirait, demander d'avance la main de Mademoiselle Routier pour cette époque tant désirée—tout cela fut l'affaire de moins d'une semaine.

Grâce à l'activité infatigable de notre héros, cette semaine fut bien remplie et devait faire époque dans sa vie.

Son entrevue avec la famille Routier fut des plus satisfaisantes. Jean Rivard fut traité comme méritait de l'être un jeune homme de cœur, et se crut autorisé à demander Louise en mariage, ce qu'il fit tout en expliquant que son intention n'était pas de se marier avant la fin de l'automne.

Le père Routier répondit au jeune défricheur en lui faisant les compliments les plus flatteurs sur son courage et sa bonne conduite, ajoutant qu'il espérait

que la Providence continuerait à bénir ses travaux, et que sa prochaine récolte lui permettrait de pourvoir amplement aux besoins et à l'entretien d'un ménage— que dans tous les cas la seule objection qu'il pût faire n'avait rapport qu'à l'époque fixée pour ce grand évènement, si toutefois, ajouta le père en souriant, et en regardant sa fille, si toutefois Louise ne change pas d'idée. . . . elle est encore jeune. . . . et les filles sont si changeantes ! . . .

—Ah ! papa ! . . . s'écria involontairement la jeune fille en devenant rouge comme une fraise, et en levant vers son père des regards suppliants où se lisaient en même temps le reproche et la contrainte.

Cette naïve exclamation, et le mouvement spontané, dépourvu de coquetterie, qui l'accompagna, en dirent plus à Jean Rivard que n'auraient pu le faire les lettres les plus tendres.

Ce fut la réponse la plus éloquente, la plus touchante qu'il pût désirer à sa demande en mariage.

Notre héros repartit cette fois de Grandpré plus gai qu'à l'ordinaire, malgré les adieux toujours pénibles qu'il dut faire à sa mère et au reste de la famille. Mais la séparation fut moins cruelle, puisque l'absence devait être plus courte.

Avant de partir de Grandpré, Jean Rivard reçut une proposition qui dans les circonstances lui était on ne peut plus acceptable. La mère Guilmette, pauvre veuve d'environ cinquante ans, qui demeurait dans la famille Rivard depuis plus de vingt ans, qui avait vu Jean naître, grandir, s'élever, et

s'était attachée à lui avec une affection presque maternelle, voyant que notre jeune défricheur allait avoir durant les mois de l'été et de l'automne un surcroît de travail, s'offrit courageusement de l'accompagner pour lui servir de ménagère.

Le manque de chemin avait jusque-là empêché Jean Rivard de songer à enmener une ménagère dans son établissement; mais l'heure était venue où il pouvait sans inconvénient se procurer ce confort.

Le nouveau chemin du Canton de Bristol se trouvait déjà achevé jusqu'à l'habitation de Jean Rivard et celui-ci pour la première fois put se rendre en voiture jusqu'au seuil de sa porte.

Notre héros avait fait l'acquisition d'un cheval et d'une petite charrette de voyage.

Pierre Gagnon ne se possédait plus de joie en voyant arriver son Empereur assis à côté de la mère Guilmette.

Cette dernière était une ancienne connaissance de Pierre Gagnon qui plus d'une fois avait pris plaisir à la plaisanter et à la taquiner. Il se proposait bien de l'attaquer de nouveau, car la mère Guilmette entendait raillerie, et ne laissait jamais passer une parole sans y répondre.

Pierre Gagnon avait plusieurs autres raisons d'être satisfait de ce changement. D'abord il allait faire jaser tant et plus la bonne femme sur tout ce qui s'était passé à Grandpré durant les derniers six mois, — car sous ce rapport Jean Rivard n'était pas encore aussi communicatif que le désirait Pierre Gagnon, —

il allait pouvoir raconter, rire, badiner, à son cœur content. Mais ce qui valait encore mieux, il allait être déchargé de ses fonctions de cuisinier, de blanchisseur, et surtout du soin de traire la Caille. Toutes ces diverses charges se trouvaient de droit dévolues à la mère Guilmette qui allait en outre avoir le soin des poules, du petit porc et du jardinage.

La vieille ménagère ne se trouva pas d'abord à l'aise, comme on le pense bien, dans la cabane de Jean Rivard. Elle y manquait de beaucoup de choses fort commodes dans le ménage; la fraîche laiterie de Madame Rivard à Grandpré, l'antique et grand dressoir, les armoires de toutes sortes, les buffets, le linge blanc comme la neige, tout cela revenait bien de temps à autre se représenter à sa mémoire comme pour contraster avec ce qui l'entourait; peu-à-peu cependant elle s'habitua à son nouveau genre de vie, et grâce à l'obligeance de Pierre Gagnon qui tout en la raillant sans cesse était toujours disposé à lui rendre mille petits services, à aller quérir son eau au ruisseau, allumer son feu, à confectionner tous les jours, pour sa commodité, quelques meubles de son invention, elle put introduire en peu de temps des améliorations importantes dans la régie intérieure de l'établissement.

Puis elle se consolait en songeant à la maison nouvelle qu'elle aurait dans l'automne et dont Jean Rivard et ses hommes s'entretenaient tous les jours devant elle.

Vu l'exiguïté de l'habitation, déjà trop encombrée,

Jean Rivard et ses deux hommes avaient depuis le printemps converti la grange en dortoir ; ils dormaient là chaque nuit sur leurs lits de paille mieux que les rois dans leurs alcôves moëlleuses ; et la mère Guilmette disposait seule en reine et maitresse de toute la cabane de Jean Rivard.

XXVIII

LA CORVÉE.

Sans avoir le vaste génie de Napoléon, Jean Rivard semblait avoir la même confiance dans son étoile.

Ainsi, dès qu'il eut obtenu la main de Mademoiselle Louise Routier, et avant même de connaître le résultat de sa prochaine récolte, il résolut de se bâtir une maison. Cette entreprise avait, comme on l'a déjà dit, été depuis longtemps le sujet de ces rêves. Bien des fois il en avait causé avec ses compagnons de travail. Il en avait tracé le plan sur le papier ; et les divers détails de la construction, les divisions du bâtiment, les dimensions de chaque appartement, le-

plus ou moins de solidité à donner à l'édifice, et plusieurs autres questions de même nature occupaient son esprit depuis plus d'un an. Aussi, au moment dont nous parlons, son plan était-il déjà parfaitement arrêté.

Toutes les pièces destinées à la charpente de l'édifice avaient été coupées, écarriées et tirées sur la place; et en revenant de Grandpré, Jean Rivard avait acheté à Lacasseville les planches et les madriers, la chaux, les portes, les fenêtres et les ferrures nécessaires à la construction.

Quant au bardeau pour la toiture, il avait été fait à temps perdu par nos défricheurs durant l'hiver et les journées de mauvais temps.

Jean Rivard engagea d'abord les services d'un *tailleur* qui en trois ou quatre jours, aidé de ses deux hommes, put tracer et préparer tout le bois nécessaire.

Quand les matériaux furent prêts et qu'il ne fut plus question que de *lever*, Jean Rivard résolut, suivant la coutume canadienne, d'appeler une *corvée*.

Le mot "corvée," d'après tous les dictionnaires de la langue française, s'emploie pour désigner un travail gratuit et forcé qui n'est fait qu'à regret, comme, par exemple, la corvée seigneuriale, les corvées de voirie, etc., regardées partout comme des servitudes. Mais il a dans le langage canadien un sens de plus qui date sans doute des premiers temps de l'établissement du pays.

Dans les paroisses canadiennes, lorsqu'un *habitant* (*) veut lever une maison, une grange, un bâtiment quelconque exigeant l'emploi d'un grand nombre de bras, il invite ses voisins à lui donner un coup de main. C'est un travail gratuit, mais qui s'accomplit toujours avec plaisir. Ce service d'ailleurs sera rendu tôt ou tard par celui qui le reçoit; c'est une dette d'honneur, une dette sacrée que personne ne se dispense de payer.

Ces réunions de voisins sont toujours amusantes; les paroles, les cris, les chants, tout respire la gaieté. Dans ces occasions, les tables sont chargées de mets solides, et avant l'institution de la tempérance le rum de la jamaïque ne faisait pas défaut.

Une fois l'œuvre accomplie, on plante sur le faite de l'édifice, ce qu'on appelle le "bouquet," c'est-à-dire, quelques branches d'arbre, dans la direction desquelles les jeunes gens s'amuse à faire des décharges de mousqueterie. C'est une fête des plus joyeuses pour la jeunesse.

Mais dans les nouveaux établissements, où l'on sent plus que partout ailleurs le besoin de s'entr'aider, la corvée a, s'il est possible, quelque chose de plus amical, de plus fraternel; on s'y porte avec encore plus d'empressement que dans les anciennes et riches paroisses des bords du St. Laurent. Chez ces pauvres mais

(*) C'est avec intention que je me sers de ce mot qui date aus des premiers temps de la colonisation de la Nouvelle-France et qui restera dans le langage canadien.

courageux défricheurs la parole divine " aimez-vous les uns les autres " va droit au cœur. Parmi eux la corvée est un devoir dont on s'acquitte non seulement sans murmurer, mais en quelque sorte comme d'un acte de religion.

Ainsi, quoique Jean Rivard n'eût invité, pour l'aider à lever sa maison, que les hommes de la famille Landry et quelques autres des plus proches voisins, il vit, le lundi matin, arriver avec eux plus de trente autres colons établis de distance en distance à quelques milles de son habitation, lesquels ayant appris des jeunes Landry la circonstance de la corvée, s'empressaient de venir exécuter leur quote-part de travail. Il ne fut pas peu surpris de rencontrer parmi eux plusieurs jeunes gens qu'il avait connus intimement à Grandpré, dont quelques-uns même avaient été ses compagnons d'école et de catéchisme. Les anciens camarades se serrèrent cordialement la main, se promettant bien de continuer à être amis à l'avenir comme ils l'avaient été par le passé.

Chacun avait apporté avec soi sa hache et ses outils, et l'on se mit de suite à l'œuvre. Le bruit de l'égoïne et de la scie, les coups de la hache et du marteau, les cris et les chants des travailleurs, tout se faisait entendre en même temps; l'écho de la forêt n'avait pas un instant de répit. Jean Rivard ne pouvait s'empêcher de s'arrêter de temps à autre pour contempler cette petite armée d'hommes laborieux, et lorsqu'il songeait que moins de deux ans auparavant il était seul avec Pierre Gagnon dans cette forêt encore

vierge, ce qu'il avait maintenant sous ses yeux lui paraissait un rêve.

L'imagination de Pierre Gagnon s'exaltait aussi à la vue de ce progrès, et ses souvenirs historiques se représentaient en foule à sa mémoire.

La maison qu'on était en train d'ériger n'était rien moins que le Palais de l'Empereur; c'était Fontainebleau ou le Luxembourg, qu'on allait décorer pour recevoir l'Impératrice Marie-Louise.

Mais, malgré les rires, les chants et le bavardage, l'ouvrage progressa si rapidement que dès le soir même du premier jour la maison était déjà debout.

La vieille ménagère de Jean Rivard eut fort à faire ce jour-là. Heureusement que la veille au soir Jean Rivard ayant été faire la chasse aux tourtres, avait rapporté quelques douzaines de cet excellent gibier; il put ainsi offrir à ses convives quelque chose de plus que l'éternel lard salé. Une soupe aux tourtres aux petits pois n'est pas à dédaigner. Le jardin de Jean Rivard offrait déjà d'ailleurs des légumes en abondance. La mère Guilmette dut renoncer toutefois à écrèmer son lait ce jour-là, et ses beaux vaisseaux de lait caillé disparaissaient l'un après l'autre, en dépit des regards mélancoliques qu'elle leur lançait en les déposant sur la table. Ce qui contribuait aussi un peu sans doute à la faveur particulière accordée à ce dessert c'est que chaque terrinée était couverte d'une couche de sucre d'érable, assaisonnement qui ne déplait pas à la plupart des goûts canadiens.

Dans la soirée les jeunes gens s'amusèrent à tirer à poudre sur le bouquet de la bâtisse ; et Pierre Gagnon chanta son répertoire de chansons.

Une question assez délicate se présenta dans le cours de cette soirée. Jean Rivard eût bien voulu offrir à ses nombreux voisins, en les remerciant de leurs bons services, quelque autre rafraîchissement que l'eau du ruisseau de Louiseville ou le lait de la Caille ; il s'était même procuré, à cette intention, quelques gallons de *whisky*, destinés à être bus au succès et à la prospérité de la nouvelle colonie. Mais le père Landry, qui avait plus d'expérience que Jean Rivard, et qui craignait pour ses grands garçons le goût de cette liqueur traîtresse, lui représenta avec tant de force et de conviction les maux de toutes sortes, les malheurs, les crimes, la pauvreté, les maladies engendrés par la boisson ; il lui exposa avec tant de sens et de raison le mauvais effet que produirait sur tous les habitants du canton l'exemple donné ainsi par celui qui en était considéré comme le chef, que Jean Rivard finit par se laisser convaincre, et dès le lendemain les deux cruches de whisky repartirent pour Lacasseville.

Un menuisier et un maçon furent employés pendant une quinzaine de jours à compléter l'intérieur de la maison.

Rien de plus simple que le plan de la demeure de Jean Rivard :

Elle était complètement en bois ; elle avait trente six pieds sur vingt-quatre, un seul étage, avec en outre cave et grenier. L'intérieur parfaitement éclairé par des croisées pratiquées sur tous les côtés, et rendu accessible par deux portes, l'une placée au milieu de la façade et l'autre en arrière communiquant avec la cuisine, était divisé en quatre appartements d'égale grandeur par deux cloisons traversant la maison en sens opposé et se croisant au milieu. Il y avait ainsi cuisine, chambre à diner, chambre de compagnie et chambre à coucher. Deux petites fenêtres pratiquées dans le haut des pignons permettaient de convertir au besoin une partie du grenier en dortoir. Un simple perron exhaussé à deux pieds du sol s'étendait le long de toute la façade, et la couverture projetait juste assez pour garder des ardeurs du soleil sans assombrir l'intérieur du logis.

Tout l'extérieur devait être lambrissé, et l'intention de Jean Rivard était de le faire blanchir chaque année à la chaux pour préserver le bois des effets de la pluie et des intempéries des saisons. Les contrevents devaient être peints en vert ; c'était une fantaisie romanesque que voulait se donner notre héros. Il croyait aussi, et la suite démontra qu'il avait deviné juste, que cette diversité de couleurs donnerait à sa maison une apparence propre et gaie qui ne déplairait pas à la future châtelaine.

“ Avant que cette maison ne tombe en ruine, se disait-il, je serai en état de m'en bâtir une autre en brique ou en pierre.”

La situation, ou l'emplacement de sa maison, avait aussi été pour Jean Rivard l'objet de longues et fréquentes délibérations avec lui-même ; mais la ligne établie par le nouveau chemin avait mis fin à ses indécisions. Il avait fait choix d'une petite butte ou colline à pente très-douce, éloignée d'une cinquantaine de pieds de la route publique ; la devanture devait faire face au soleil du midi. De la fenêtre donnant à l'ouest il pouvait entendre le murmure du petit ruisseau qui traversait en partie sa propriété. A l'est et un peu en arrière se trouvait le jardin, dont les arbres encore en germe ombrageraient plus tard le toit de sa demeure. Jean Rivard, malgré ses rudes combats contre les arbres de la forêt, était loin cependant de leur garder rancune, et il n'eut rien de plus pressé que de faire planter le long du nouveau chemin, vis-à-vis sa propriété, une suite d'arbrisseaux qui plus tard serviraient d'ornement, durant la belle saison, et prêteraient à ses enfants la fraîcheur de leur ombrage. Il en planta même quelques-uns dans le parterre situé en face de sa maison, mais il se garda bien d'y ériger un bosquet touffu, car il aimait avant tout l'éclat brillant et vivifiant de la lumière, et il n'oubliait pas l'aphorisme hygiénique : que "là où n'entre pas le soleil le médecin y entre."

XXIX

UN CHAPITRE QU'ON NE DOIT PAS LIRE.

Au risque d'encourir à jamais la disgrâce des poètes, je me permettrai d'exposer dans un tableau concis le résultat des opérations agricoles de notre héros durant l'année 1845, et de faire connaître l'état de ses affaires au moment où la question de son mariage fut définitivement résolue.

On a vu que Jean Rivard avait pu ajouter aux quinze arpents défrichés et semés l'année précédente vingt autres arpents nouvellement abattus, ce qui lui avait constitué pour l'année 1845 une étendue de trente-cinq arpents de terre en culture. Je ne m'arrêterai pas aux détails et procédés des semailles et des récoltes qui furent à peu près les mêmes que ceux de la première année, avec cette différence toutefois qu'ils parurent beaucoup plus simples et plus faciles, grâce sans doute à l'habitude, et grâce aussi peut-être à l'usage de quelques ustensiles et véhicules nouveaux que la confection du chemin public avait permis à Jean Rivard d'importer à Louiseville.

Le tableau suivant fera voir d'un coup d'œil la manière dont Jean Rivard avait réparti ses semences, et (par anticipation) le résultat de sa récolte, ainsi que la valeur en argent représentée par la quantité de grains récoltés :

8 arpents semés en blé rapportèrent	160 minots,	valant	£40 0 0
8 " en avoine	" 300	"	15 0 0
3 " en orge	" 60	"	9 0 0
3 " en pois	" 30	"	4 0 0
3 " en sarrasin	" 90	"	10 0 0
6 " en patates	" 1000	"	40 0 0
3 " en foin et en légumes divers, pour une valeur de			24 0 0
En outre, un arpent ensemencé en légumes de table et servant de jardin potager, rapporta pour une valeur d'environ			8 0 0
Ajoutons à cela que la cendre des vingt arpents nouvellement défrichés avait produit huit barils de potasse représentant une valeur d'au moins.			50 0 0
		(*) Total	<u>£200 0 0</u>

Jean Rivard calculait qu'en prenant sur ce total tout ce que requerraient les besoins de sa maison durant l'année suivante, et en retenant de chaque espèce de grains et de légumes la proportion nécessaire aux semailles du printemps suivant, il lui resterait encore pour une valeur d'au moins cent louis

(*) Les personnes qui seraient tentées de croire exagérés les chiffres que nous venons de donner sont priées de relire l'intéressante brochure des Missionnaires publiée en 1851, où elles trouveront des exemples de succès encore plus étonnants que ceux de Jean Rivard. Elles y liront, par exemple, pages 15 et 16 :

" Il existe dans Shipton un cultivateur; il y a vingt ans il n'était que journalier. Veut-on savoir le montant des produits de sa terre dont il peut disposer annuellement? Citons l'année présente qui ne montre rien de plus que les années dernières. Nous ne pouvons donner que des chiffres approximatifs, mais nous pouvons assurer qu'ils ne sont pas exagérés. Cet heureux cultivateur a vendu, depuis l'automne, des animaux pour un montant de £75 0 0; du lard pour £22 10 0; du beurre pour £50 à £60. Le foin dont il peut disposer lui aura rapporté £20 à £30 et les patates £12 10 à peu près. Ainsi les produits de sa ferme lui procurent chaque année la jolie somme d'environ £200. Nous prions le lecteur de remarquer que tous les articles ci-dessus mentionnés sont un surplus de produits en sus de ce qu'il emploie à la subsistance de sa famille.

qu'il pourrait consacrer au paiement de ses dettes et à l'amélioration de sa propriété. Ses dettes se composaient des arrérages de gages de ses hommes, et de ses comptes courants avec les marchands de Lacasseville, chez lesquels il avait acheté les ferrures, les planches, la chaux et les autres matériaux employés à la construction de sa maison. Le tout pouvait s'élever à une somme de soixante-dix à quatre-vingts louis, de sorte qu'il lui restait, d'après ses calculs, une vingtaine de louis qu'il pourrait consacrer aux frais d'ameublement de sa maison et aux petites dépenses devant nécessairement résulter de son prochain mariage.

Disons de suite, à la peine d'anticiper encore sur les évènements, que les opérations du battage et du vannage furent cette année de beaucoup simplifiées.

“Trois autres cultivateurs établis au même lieu et à peu près dans le même temps ont eu un succès à peu près semblable.”

M. N. Piché, missionnaire, écrivait en 1860 au journal *L'Ordre* des lettres fort intéressantes, dont nous extrayons ce qui suit, tout en regrettant de ne pouvoir les citer en entier :

“Missionnaire depuis cinq ans dans les *Augmentations de Kildars* et le township de Cathcart, formant la paroisse du Bienheureux-Alphonse, tout à fait au nord du comté Joliette, j'ai fait tout en mon pouvoir pour favoriser la colonisation dans cette mission. Je me suis appliqué à connaître quels moyens pécuniaires avaient ceux qui sont autrefois venus s'établir dans ce township. J'ai vu ouvrir et agrandir les terres de chaque colon, et j'ai été surpris de l'augmentation de leurs revenus et par conséquent des richesses des habitants.

“Il y a, dans cette mission, près de 200 propriétaires résidents, Canadiens et Irlandais. Presque tous les lots du township Cathcart sont occupés ; les six premiers rangs le sont tous, et il y a des habitants jusqu'au 10^e rang. Il n'y avait personne résidant dans ce township, il y a 17 à 18 ans. Tous les colons qui y sont venus

Grâce toujours au nouveau chemin, le père Landry avait pu aller chercher son moulin à battre laissé jusque-là à Grandpré, et ce moulin servit à tour de rôle à toute la population du Canton de Bristol. En quelques jours, tout le grain de Jean Rivard fut battu, vanné, et une grande partie expédiée chez le marchand.

Quelle bénédiction que cette machine à battre ! quel travail long, fatigant, ennuyeux, malsain, elle épargne au cultivateur ! Et pour celui qui, comme Jean Rivard, sait employer utilement chaque heure de la journée, quel immense avantage offre l'emploi de cette machine expéditive !

Consacrons maintenant quelques lignes à l'inventaire de la fortune de Jean Rivard, à l'époque de son

s'établir étaient dans la plus grande pauvreté, dénués de tout, manquant même bien souvent des choses les plus nécessaires à la vie, et plusieurs d'entr'eux chargés de dettes.

“ C'étaient pour la plupart de bons pères de familles qui, étant obligés de gagner leur vie et celle de leurs enfants, chez les cultivateurs des anciennes et vieilles paroisses, n'ayant aucune espérance d'établir près d'eux leurs enfants, craignant au contraire qu'ils n'allasent en pays étrangers, ont pris le chemin de la montagne. Leurs haches et leur courage étaient tout ce qu'ils avaient. Que de misère ils ont eu à endurer les premières années ! Ils n'étaient logés que dans de pauvres cabanes, ne se nourrissant que bien misérablement ! Ils étaient obligés de transporter sur leurs dos leurs provisions, des 4 et 6 milles. Mais aussi qu'ils étaient bien récompensés de toutes leurs peines, leurs misères, et surtout de tant de privations, aussitôt qu'ils pouvaient confier quelques grains à cette terre arrosée par leurs sueurs. Des récoltes abondantes étaient leurs récompenses et les engageaient à ouvrir davantage ces terres pour semer beaucoup plus l'année suivante. C'est ainsi qu'après trois ou quatre ans ces pauvres colons récoltaient assez pour nourrir leurs familles l'hiver

mariage, c'est-à-dire, deux ans après son entrée dans la forêt.

On a déjà vu que notre défricheur avait la louable habitude de mettre par écrit tous les faits, tous les résultats qui pouvaient l'éclairer dans ses opérations journalières. Aussi avait-il pu, dès la première année, dire au juste ce que lui avait rapporté de profit net chaque arpent de chaque espèce de semence. Tout était calculé avec exactitude et précision.

Il lui était facile de faire en tout temps un inventaire fidèle de ses dettes actives et passives.

Je n'ennuierai pas le lecteur en exposant dans tous ses détails le bilan de notre défricheur. Je me contenterai de dire que, après avoir calculé l'accroissement de valeur donnée à sa propriété par ses travaux de défrichement, après avoir supputé le prix

suisant. Quelle joie pour ces familles entières d'avoir un *chez soi*, une récolte abondante, de ne plus être obligées de gagner leur pain, par leur travail de tous les jours, chez un étranger, obligées de se plier au caprice des uns et des autres. Et tout cela dans 4 ou 5 ans. Ces pères de familles ayant pris 3 ou 4 cents acres de terres ont ensuite établi leurs enfants, et se sont ainsi assurés que ces derniers ne les laisseraient pas. Quelle consolation pour leurs vieux jours ! Dans toute ma mission, il y a au-dessus de 100 familles venues pour s'établir, il n'y a que 12 à 15 ans, qui vivent maintenant à l'aise. Beaucoup ont payé leurs dettes, quelques-uns même qui n'avaient absolument rien il y a douze à 15 ans peuvent maintenant vivre avec la rente seule de leur argent. Je pourrais parler plus au long de ces avantages sans tomber dans l'exagération. Je serais même heureux si quelques amis de la colonisation visitaient les colons de mon township."

Nombre de faits de même nature pourraient être cités au besoin.

On trouve aussi dans une brochure récemment publiée par le

de ses animaux, ustensiles, articles d'ameublement, puis les produits de sa récolte et de sa potasserie, et en avoir déduit le chiffre des dépenses, y compris les gages de ses deux hommes, il se trouvait, dès la première année, avoir augmenté sa richesse d'une somme d'au moins quatre vingts louis.

N'était-ce pas là déjà un fait encourageant ?

Mais le résultat de la seconde année fut encore plus satisfaisant. Grâce à ses nouveaux défrichements, grâce surtout à la confection du nouveau chemin public, la valeur des cent acres de terre qu'il avait

Secrétaire du Bureau d'Agriculture l'évaluation suivante de ce que peut rapporter au bout de deux ans une terre de 100 acres :

DÉPENSES.

Prix de 100 acres de terre à 3s 3d.....	£16 5 0
Pour faire défricher, clôturer et ensemercer, à £3 10 par acre.....	350 0 0
Pour construire une petite maison.....	50 0 0
Pour deux paires de bœufs, avec attelage.....	34 0 0
Chaudières à potasse etc.....	10 0 0
Fabrication de la potasse, barils etc.....	40 0 0
Seconde année, pension et gages de 3 hommes, et de 5 durant les récoltes, entretien des bœufs etc....	180 0 0
	<hr/>
	£680 5 0

RECETTES

Potasse, 20 barils à £6	£120 0 0
Bois de pin, savoir cent arbres à 6s.....	30 0 0
Première récolte de blé, 2000 minots à 5s.	506 0 0
Seconde récolte, orge, seigle, avoine, pois et patates, à £3 par acre.....	300 0 0
	<hr/>
	£950 0 0
Surplus, après la seconde récolte, sans compter la terre	269 15 0

achetés au prix de six cents francs s'était élevée jusqu'à la somme d'au moins trois cents louis. Sa maison, sa grange, ses animaux, ses ustensiles agricoles, ses effets de ménage et sa récolte constituaient une autre valeur d'au moins deux cents louis.

Total : cinq cents louis.

Et toutes ses dettes étaient payées.

Voilà ce qu'avait produit, en moins de deux années, à l'aide du travail et de l'intelligence, un patrimoine de cinquante louis !

Combien, parmi la multitude de jeunes gens qui chaque année embrassent le commerce ou les professions libérales, combien peuvent se glorifier, dès le début, d'un aussi beau succès ?

Jean Rivard lui-même en était étonné. Il répétait souvent le vers du poète :

Grâce au ciel, mon bonheur passe mon espérance.

Mais si le passé ne lui offrait rien que d'encourageant, l'avenir se présentait encore sous de plus riantes couleurs. Pour le défricheur, aussi bien que pour l'industriel ou l'homme de profession, tout dépend du premier pas. Dans toutes les carrières, les commencements sont hérissés de difficultés et d'ennuis ; dans celle du défricheur plus peut-être que dans aucune autre. Mais celui qui, comme notre héros, a pu sans presque aucun capital, par sa seule énergie, sa persévérance, sa force de volonté, son intelligence et son travail, franchir tous les obstacles et atteindre au

premier succès, peut dire sans crainte : l'avenir est à moi.

Jean Rivard avait pleine confiance dans la Providence qui l'avait protégé jusque-là ; que Dieu me laisse la santé, disait-il, et ma fortune s'accroîtra d'année en année ; chaque jour de mon travail augmentera ma richesse ; et avant dix ans je verrai mon rêve se réaliser, ma prédiction s'accomplir : je serai riche, indépendant.....

C'est en faisant ces réflexions et en se livrant à ces espérances que Jean Rivard partit de Louiseville au commencement du mois d'octobre pour se rendre à Grandpré, laissant à sa maison son engagé Lachance.

Il emmenait avec lui, pour la faire assister à ses noces, sa vieille et respectable ménagère, la mère Guilmette qui s'était toujours montrée pour lui pleine d'attention et de dévouement. Il emmenait aussi son fidèle serviteur et compagnon Pierre Gagnon.

“ C'est bien le moins, disait-il à celui-ci, que tu assistes à mes noces, puisque sans toi je ne me marierais pas.”

Cette brave et rustique nature de Pierre Gagnon, malgré sa froideur apparente, ressentait vivement ces marques de bonté ; cette dernière était de nature à le toucher plus qu'aucune autre, car elle allait lui permettre de revoir, lui aussi, après deux ans d'absence, ses anciens amis de Grandpré qu'il n'avait pu oublier au milieu même de ses travaux les plus durs et de ses plus folles gaités.

Mais il ne voulut pas partir sans se faire suivre de sa gentille Dulcinée qui n'aurait supporté que très-difficilement l'absence de son maître. Pierre Gagnon d'ailleurs était fier de son élève et ne voulait pas manquer une aussi belle occasion de la produire dans le monde.

En passant au bureau de poste de Lacasseville, Jean Rivard y trouva une nouvelle lettre de son ami Gustave qu'il s'empressa de décacheter :

Cinquième lettre de Gustave Charmenil.

“ MON CHER AMI,

“ Je regrette beaucoup que des circonstances imprévues ne me permettent pas d'accepter l'invitation que tu me fais d'assister à tes noces. Heureux mortel ! je serais jaloux de toi, si je ne connaissais ton bon cœur, et si je ne savais que tu as mérité cent fois par ton travail et ton courage le bonheur dont tu vas jouir. Te voilà établi, avec un moyen d'existence assuré, une belle et vertueuse compagne pour égayer tes jours. . . . que peux-tu désirer de plus ?

“ Et mon ancienne belle inconnue, dont tu t'informes encore dans chacune de tes lettres ? . . . Ah ! mon cher ami, je puis maintenant t'annoncer une nouvelle que je n'aurais pas eu la force de t'écrire, il y a un mois. . . . Elle est. . . . mariée ! Oui, mon cher ami, malgré ma première détermination bien arrêtée,

j'avais fini, comme tu sais, par la connaître, lui parler, et apprendre sur son compte diverses particularités qui me la faisaient aimer davantage. Je me surprénais à faire encore malgré moi d'inutiles et chimériques projets, lorsqu'un dimanche du mois dernier, ne la voyant pas dans l'église à sa place ordinaire, et alarmé déjà de cette absence inusitée, j'entendis tout-à-coup au prône le prêtre annoncer parmi les promesses de mariage celle de M. X***, avocat, et de Mademoiselle Joséphine Esther Adéline DuMoulin ! Je fus frappé comme de la foudre, et j'eus toutes les peines du monde à cacher à mes voisins les émotions terribles qui m'agitaient ; le cœur me battait à me rompre la poitrine.

“ Chaque jour depuis, mon cher ami, je maudis malgré moi un état où les plus belles années de la vie se passent dans la privation des plaisirs du cœur, où le jeune homme doit tenir enseveli au-dedans de lui-même les plus beaux sentiments de la nature, exposé sans cesse à se perdre au milieu des flots agités de cette mer orageuse qu'on appelle le monde.

“ Mais c'est assez me désoler quand je ne devrais que te féliciter. J'espère que j'aurai un jour le plaisir d'accomplir ce devoir en personne. En attendant, je demeure, mon cher ami,

“ Ton ami dévoué,

“ GUSTAVE CHARMENIL.”

XXX

LE MARIAGE ET LA NOCE.

Enfin, le dimanche, 5 octobre 1845, Monsieur le Curé de Grandpré fit au prône, avec toute la solennité accoutumée, la publication de bans qui suit :

“ Il y a promesse de mariage entre Jean Rivard, “ ci-devant de cette paroisse, maintenant domicilié “ dans le Canton de Bristol, fils majeur de feu Jean “ Baptiste Rivard et d’Eulalie Boucher, ses père et “ mère de cette paroisse, d’une part; et Louise “ Routier, fille mineure de François Routier et de “ Marguerite Fortin, ses père et mère aussi de cette “ paroisse, d’autre part. C’est pour la première et “ dernière publication.”

Le contrat de mariage avait été signé la veille par-devant Maître Boudreau, notaire de Grandpré. On y avait stipulé communauté de biens entre les deux futurs époux, douaire coutumier en faveur de l’épouse, don mutuel en faveur du survivant des deux conjoints. Le père Routier avait donné à sa fille, en avancement d’hoirie, une somme de six cents francs en argent, une vache, deux mères moutonnes, dix poules, un lit garni, une armoire, un rouet, sans compter le trousseau qui n’avait rien, il est vrai, d’aussi riche que les trousseaux de la plupart de nos jeunes citadines, mais qui en revanche se composait d’objets plus utiles et

plus durables et devait être par conséquent plus profitable à la communauté.

Mais la partie la plus précieuse de la dot de Mademoiselle Routier consistait dans ses habitudes d'industrie, d'ordre et d'économie. Elle avait été élevée par une mère de talent, et surtout de jugement, qui avait compris que l'un de ses principaux devoirs était d'initier de bonne heure sa fille à tout ce qui concerne les soins domestiques. Aussi était-elle, quoique n'ayant pas encore vingt ans, parfaitement au fait de tous les devoirs d'une maîtresse de maison. Elle pouvait présider à la cuisine et au besoin s'occuper des moindres détails de la basse-cour. Elle pouvait en outre coudre et tailler elle-même tout son linge de corps et de ménage, et confectionner sans le secours de personne ses divers effets de toilette. Aucune affaire d'intérieur ne lui était étrangère.

Pour Monsieur Routier et surtout pour Madame Routier, le mariage de Louise et son départ de la maison étaient loin d'être considérés comme un avantage; c'était au contraire un sacrifice de plus d'un genre. Louise n'appartenait pas à cette classe de la société où la jeune fille douée d'intelligence, de force et de santé est cependant regardée comme une cause de dépenses plutôt que comme une source de richesse, où (chose pénible à dire!) elle est en quelque sorte comme un fardeau dans la maison de son père! Erreur impardonnable dans l'éducation de la famille, qui laisse incultes et sans utilité des facultés que Dieu

donne à toutes ses créatures pour les développer, les perfectionner et les faire servir au bonheur général.

Si l'on songe maintenant à toutes les autres qualités de Mademoiselle Routier, à sa gaité, à l'amabilité de son caractère, à sa sensibilité, et pardessus tout, à sa nature aimante et dévouée, on admettra que Jean Rivard avait été aussi heureux dans le choix de sa femme que dans tout le reste.

Mardi, le 7 Octobre, à sept heures du matin, une procession composée d'environ quarante *calèches*, traînées chacune par un cheval fringant, brillamment enharnaché, se dirigeait de la maison de M. François Routier vers l'église paroissiale de Grandpré.

C'était la noce de Jean Rivard.

Dans la première voiture on voyait la mariée, vêtue de blanc, accompagnée de son père; venait ensuite une autre voiture avec le garçon et la fille d'honneur, ou comme on dit plus généralement, le suivant et la suivante, dans la personne du frère aîné de Louise Routier, et celle de Mademoiselle Mathilde Rivard avec laquelle nous avons déjà fait connaissance. Il eût été sans doute facile pour Mademoiselle Routier d'avoir un plus grand nombre de filles d'honneur, mais elle se contenta volontiers d'une seule. Les parents, amis et connaissances des deux futurs venaient ensuite; puis enfin dans la dernière calèche, se trouvait, vêtu de noir, le marié, accompagné d'un oncle qui lui servait de père.

En apercevant cette longue suite de voitures sur la route de Grandpré, les femmes et les enfants se précipitaient vers les portes et les fenêtres des maisons, en s'écriant : voilà la noce.

Les gens occupés aux travaux des champs s'arrêtaient un instant pour les regarder passer.

Arrivés à l'église, le fiancé et la fiancée furent conduits par la main, par leurs pères respectifs, jusqu'au pied des balustres.

Après la messe et la cérémonie nuptiale, toute l'assistance se rendit à la sacristie où fut signé l'engagement irrévocable.

Sortis de la sacristie, les deux fiancés, devenus mari et femme, montèrent dans la même voiture, et prirent les devants, leurs pères respectifs occupant cette fois la calèche de derrière.

Il y avait dans le carillon des cloches, dans la propreté coquette des voitures, des chevaux et des attelages, dans les paroles, la tenue, la parure et les manières de toutes les gens de la noce un air de gaieté difficile à décrire.

Si quelque lecteur ou lectrice désirait obtenir de plus amples renseignements sur la toilette de la mariée et celle de sa fille d'honneur, je serais obligé de confesser mon ignorance; toutefois à en juger d'après ce qui se pratiquait alors en pareille circonstance dans la classe agricole, je pourrais affirmer sans crainte que l'habillement complet de Mademoiselle Routier, quoique mise à ravir, ne coûtait pas cent francs, et celui de sa suivante encore moins. Cette

question d'ailleurs, toute importante qu'elle fût à leurs yeux, (auraient-elles été femmes sans cela ?) ne les avait nullement empêchées de dormir.

Et les cadeaux de noces, cause d'insomnies et de palpitations de cœur chez la jeune citadine, sujet inépuisable de conversation, d'orgueil et d'admiration, à peine en fut-il question dans la famille Routier, ce qui pourtant ne nuisit en rien, j'en suis sûr, au bonheur futur du jeune ménage.

De retour chez Monsieur Routier,—car c'est là que devait se passer le premier jour des noces,—le jeune couple dut, suivant l'usage, embrasser l'un après l'autre tous les invités de la noce, à commencer par les pères, mères, frères, sœurs, et autres proches parents. Près de deux cents baisers furent ainsi dépensés dans l'espace de quelques minutes, au milieu des rires, des éclats de voix et d'un mouvement général.

Le repas n'étant pas encore servi, on alla faire un tour de voiture, après quoi les invités vinrent tous s'asseoir à une longue table, à peu près dans l'ordre suivant : le marié et la mariée occupaient le haut bout de la table appelé la place d'honneur ; à leur droite le suivant et la suivante, et à gauche les père et mère de chacun des époux. Le reste des convives se placèrent dans l'ordre qu'ils jugèrent convenable.

La table était dressée cette fois dans la grande chambre de compagnie, ce qui n'arrivait que dans les circonstances extraordinaires. Elle était littéralement

chargée de mets de toutes sortes, surtout de viandes, dont les pièces énormes, d'un aspect appétissant, faisaient venir l'eau à la bouche et flamboyer les yeux des convives.

Pas n'est besoin de dire que l'on fit honneur au festin. Je ne voudrais pas même entreprendre d'énumérer les morceaux qui furent dépecés, servis et engloutis dans cette mémorable occasion.

Pour les petites bouches, plus friandes que gourmandes, il y avait force confitures aux fraises, aux prunes, aux melons, tartes de toutes sortes, crème au sucre d'érable : mets délicieux, s'il en est.

Parmi les hommes, quelques-uns regrettèrent, sans oser toutefois s'en plaindre tout haut, l'absence de spiritueux ; un petit verre de bon rum, comme on en buvait autrefois, n'eût, suivant eux, rien dérangé à la fête. Mais depuis quelques années, grâce aux prédications de Monseigneur Forbin-Janson d'abord et plus tard à celles de l'Abbé Chiniquy,

Qui depuis..... mais alors il était vertueux,

(Virgile.)

des sociétés de tempérance s'étaient établies dans toutes les villes et paroisses du Bas-Canada ; et durant les chaleurs de l'été, le sirop de vinaigre, la petite bière d'épinette, et dans quelques maisons, le vin de *gabelle* remplaçaient invariablement les liqueurs fortes du " bon vieux temps."

Le père Rivard qui n'avait pourtant aucun péché d'ivrognerie à se reprocher, avait cru, pour donner

l'exemple à ses nombreux enfants qui commençaient à grandir, devoir prendre un des premiers l'engagement de s'abstenir de boissons spiritueuses, et la croix de bois teinte en noir était un des objets qui frappaient le plus les regards en entrant dans la maison.

Malgré cela, le repas fut gai, et devint même peu-à-peu assez bruyant. Ce qu'on appelle dans le grand monde les règles du bon ton et de la bonne tenue n'y étaient peut-être pas rigoureusement observées en tous points, mais en revanche on s'y ennuyait moins. Les femmes n'y passaient pas leur temps à s'examiner pour se critiquer réciproquement ensuite, et les hommes causaient et badinaient sans arrière-pensée. Il était facile de voir que la vanité, cette grande plaie de nos villes, n'était que pour très-peu de chose dans les apprêts de cette réunion intéressante. Le sans-gêne, la bonne humeur, l'entrain, la franche gaité qui régnaient dans toute l'assemblée des convives formaient un des plus beaux tableaux de mœurs qui se puissent imaginer.

Plusieurs des invités renommés pour leurs belles voix chantèrent pendant le repas diverses chansons populaires, chansons d'amour, chansons à boire, chansons comiques, etc., auxquelles toute l'assistance répondait en chœur. "Vive la Canadienne" n'y fut pas oubliée, non plus que "la Claire Fontaine" et nos autres chants nationaux.

Les premiers violons de la paroisse avaient été retenus d'avance, et les danses commencèrent de bonne heure dans l'après-midi. Le bal fut ouvert par le

marié et la mariée (Jean Rivard avait dû apprendre à danser pour la circonstance), et par le garçon et la fille d'honneur qui dansèrent un *reel* à quatre; vinrent ensuite des cotillons, des gigue, des galopades, des menuets, des danses rondes, et nombre d'autres danses transmises de génération en génération depuis nos premiers ancêtres jusqu'à nous, dont les noms nous sont à peine connus aujourd'hui et qu'on ne danse plus dans nos réunions sociales, quoique de beaucoup plus intéressantes, au dire de certains connaisseurs, que la plupart des danses maintenant à la mode dans les salons canadiens.

La mariée avait la tête ceinte d'une couronne blanche qui servait à la distinguer des autres; sa fille d'honneur en avait une aussi, mais d'un goût plus simple et plus modeste.

La toilette de toutes les jeunes filles du bal se distinguait par une simplicité charmante. Les blanches épaules étaient soigneusement voilées aux regards indiscrets, les robes montantes ne laissant voir que des figures où se peignaient la candeur et la joie. Point de bijoux de prix, point d'autres ornements de tête que quelques fleurs naturelles. Et tout cela n'empêchait pas la plupart d'entre elles d'être ravissantes de beauté, non de cette beauté artificielle, effet de l'art et d'arrangements étudiés, mais de cette fraîcheur naturelle, indice d'un sang riche et d'une santé florissante.

Notre ami Pierre Gagnon qui, depuis surtout qu'il avait sauvé la vie à son jeune maître, était le favori de

la famille Routier aussi bien que de la famille Rivard, prit part comme tous les autres aux danses et aux chansons. Il réussit même, dans le cours de la soirée, à faire faire, au son de sa *bombarbe*, quelques pas cadencés à sa gentille *Dulcinée*, au grand amusement de toute la réunion.

Les danses se prolongèrent fort avant dans la nuit et la soirée se termina par des jeux.

Le lendemain, les gens de la noce se rendirent chez la mère du marié, la veuve Jean Baptiste Rivard.

Il y avait là un convive de plus que la veille : c'était le vénérable M. l'abbé Leblanc, curé de Grandpré, qui n'ayant pu être présent à la fête, le premier jour des noces, s'était fait un plaisir de venir assister au dernier dîner que son jeune ami devait prendre à Grandpré, avant de partir pour sa future résidence du Canton de Bristol.

Par respect pour le vénérable convive, le repas fut un peu moins bruyant que la veille, quoique la gaité ne cessât de régner.

Vers la fin du dîner, le digne curé se levant : “ Mes jeunes amis, dit-il, en s'adressant aux mariés, permettez-moi de vous offrir encore une fois, avant votre départ, mes plus sincères félicitations. C'est un beau et touchant spectacle que celui de deux jeunes personnes dans toute la fraîcheur de leur printemps, qui se jurent, comme vous l'avez fait, devant Dieu et devant les hommes, d'être l'une à l'autre pour la vie, dans la santé comme dans la maladie, dans la bonne fortune comme dans l'adversité. Mais nulle part ce

spectacle n'est plus touchant que dans cette classe de la société où le jeune homme et la jeune femme en formant ce nœud indissoluble se vouent en même temps à une vie de labeur et de renoncement, et se résignent courageusement, suivant les paroles de l'Écriture, "à gagner leur pain à la sueur de leur front."

"Je ne serais pas sincère si je vous disais que je vous vois avec indifférence quitter cette paroisse où vous êtes nés. Je vous ai baptisés tous deux, je vous ai préparés tous deux à recevoir le pain des anges, tous deux enfin je vous ai unis par ce lien à la fois si sacré et si doux du mariage chrétien; vous m'êtes chers à plus d'un titre, et en quelque lieu que vous portiez vos pas, mes vœux et mes bénédictions vous accompagneront. Ce qui me console en quelque sorte en me séparant de vous, c'est que la carrière que vous allez parcourir est plus propre qu'aucune autre à assurer le bonheur de l'homme. Tout en tirant du sein de la terre, par un travail modéré, les choses nécessaires à la vie matérielle, vous allez continuer à développer vos forces et votre intelligence, et à exercer dans une juste mesure, toutes les facultés physiques et morales que Dieu vous a départies; vous vous procurerez ainsi la santé du corps et de l'esprit et ce contentement de l'âme que les sages regardent avec raison comme la première condition de toute félicité terrestre.

"Si, en considération de mes cheveux blancs, et de

ma bonne et constante amitié, vous me permettez de vous adresser quelques conseils, je vous dirai :

“ Conservez jusqu'à la fin de vos jours cette aimable gaité qui semble être l'apanage exclusif de la jeunesse ; aimez-vous toujours d'un amour tendre et dévoué ; jouissez en paix de tous les plaisirs du cœur, et si le ciel, bénissant votre union, vous accorde des enfants, transmettez leur intact le bel héritage que vous avez reçu de vos ancêtres ; faites-en des chrétiens pleins d'honneur et de foi, de braves et dignes citoyens.

“ Vous, mon jeune ami, ne vous laissez jamais séduire par l'appât des honneurs et des richesses. Tenez à l'estime de vos concitoyens, et si dans le cours de votre carrière qui sera longue, je l'espère, vous êtes appelé à remplir des fonctions publiques, ne refusez pas vos services à cette société dont vous faites partie ; mais que le devoir et non la vanité soit le mobile de vos actions. L'orgueil, le désir de s'élever, d'acquérir des distinctions illusaires, fait le malheur d'un grand nombre d'individus et par contre-coup celui de la société. C'est souvent parmi les hommes obscurs et inconnus que se trouvent les vrais sages, les âmes magnanimes, les nobles cœurs, les créatures d'élite les plus dignes du respect et de l'admiration de leurs semblables. Rappelez-vous toujours cette belle sentence de Fénelon : “ les vrais biens sont la santé, la force, “ le courage, la paix, l'union des familles, la liberté de “ tous les citoyens, le simple nécessaire, l'habitude “ du travail, l'émulation pour la vertu et la soumission

“ aux lois.” L’aisance, cette médiocrité que les poètes nous vantent avec raison, est préférable à une grande fortune. Il est permis et même louable de faire des économies pour les jours de la vieillesse et pour l’éducation des enfants ; mais quelque richesse que vous amassiez, fuyez le luxe et l’ostentation ; vivez simplement, modestement, tout en faisant le bien autour de vous, vous souvenant toujours que cette vie n’est qu’un court passage sur la terre :

“ C’est là, mes chers enfants, le secret du bonheur.”

Et les jeunes mariés, après les adieux d’usage, où les pleurs ne manquèrent pas de couler, partirent pour leur future demeure du canton de Bristol, où, s’il plaît au lecteur, nous les retrouverons plus tard.

A. GÉRIN-LAJOIE.

NOTE -- Cette première partie de l’histoire de Jean Rivard, qui peut d’ailleurs se détacher facilement du reste, est la seule qui sera publiée dans les *Soirées Canadiennes* ; mais si le public prend intérêt à ce récit, l’auteur se propose de faire connaître la suite de la vie de son héros, aussitôt que ses loisirs le lui permettront.

Nous permettra-t-on de saisir cette occasion pour recommander à tous ceux qui s’intéressent à l’œuvre si importante de la colonisation une idée qui n’a pas, il est vrai, le mérite de la nouveauté, mais qui n’en est pas moins excellente, — celle de faire connaître au public la vie de tous nos défricheurs célèbres. Les dictionnaires biographiques européens contiennent l’histoire des guerriers, des hommes de génie, des savants, des artistes, des grands littérateurs, de tous ceux, en un mot, qui se sont distingués de la foule par leurs talents, leurs

vertus ou leurs crimes ; mais dans un jeune pays comme le nôtre, encore à moitié couvert de forêts, nos principaux grands hommes doivent être nos défricheurs. Un livre qui nous dirait, sous une forme simple et concise, l'histoire de ces hardis pionniers, de ces producteurs par excellence,—qui nous raconterait, dans toute leur sublime vérité, leurs luttes, leur courage, leurs succès, et qu'on distribuerait par centaines d'exemplaires dans nos campagnes, ne pourrait manquer de stimuler l'ardeur de la jeunesse et d'exercer une heureuse influence sur l'avenir de la colonisation. Pas un canton, pas une paroisse, pas un village qui ne recèle quelqu'un de ces hommes au cœur de lion qui par leur seul travail, leur énergie et leur persévérance sont parvenus à l'indépendance, quelques-uns même aux honneurs civiques et politiques. Leurs noms devraient être connus et passer à la postérité. Personne ne pourrait mieux que nos vaillants et intelligents missionnaires, répandus dans toutes les régions nouvellement établies, qui sont les amis de tous, ont accès dans toutes les familles, et connaissent les choses les plus intimes du foyer domestique, rédiger ces utiles et intéressantes biographies. Ce serait là, il nous semble, une œuvre éminemment patriotique, et sur laquelle nous prenons la liberté d'attirer leur attention.

A. G. L.

